

550

Bibliothèque de l'Université de Liège — PÉRIODIQUES

4 AVR. 1938

vendredi 1^{er} avril 1938
dix-huitième année, n° 2

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Pour la reconnaissance du gouvernement national
en Espagne
Le tour de la Tchécoslovaquie
La malédiction de l'or
En quelques lignes...
A quoi bon?...
Le secret de la Russie et la Révolution
En autriche, pays allemand
La voix de nos Evêques :
Le mandement de S. Exc. Mgr Coppieters

Vicomte Charles TERLINDEN
Roger de CRAON-POUSSY
Albert-F. FUGLISTER
* * *
TESTIS
Comte SOLTYKOFF
Georges MONTALBAN

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

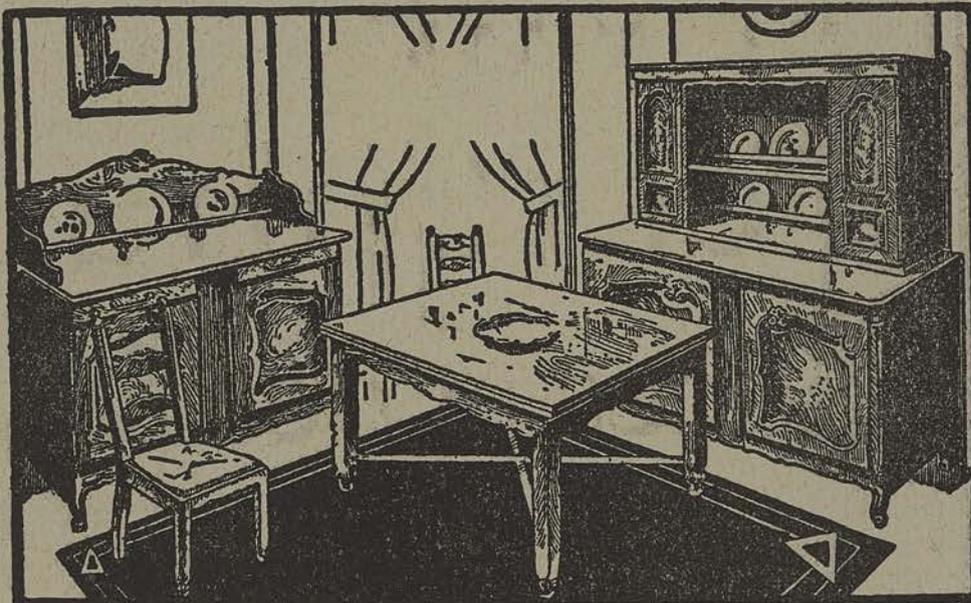
Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489,16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement : 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

FABRIQUE DE GRAISSES

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer,
Ochaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post; 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages;
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

MANUFACTURE DE

TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 18

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^m C^m Havrenne frères

Verriers-Gobeliers—**JUMET**

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés, Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigieux Belgique, Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB

TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OOUDES EN

PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

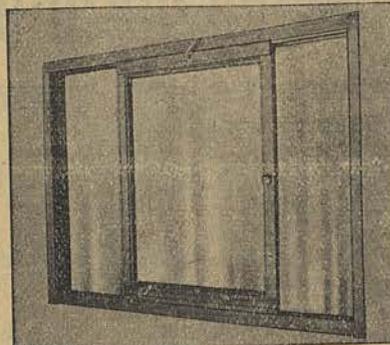
Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPÉCIALITÉS BREVETÉES

Portes unies indéformables U N I M A S
Portes de garage « Éclips »
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33



Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschaeft Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation — Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
84, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

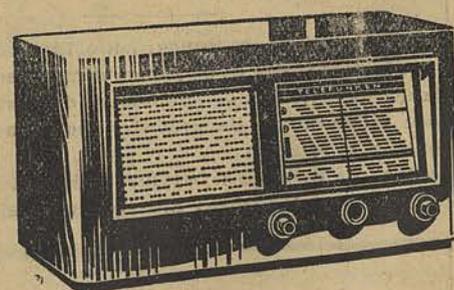
dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles • Tél. 33.88.70

CES NOUVEAUX TELEFUNKEN

SONT VRAIMENT DES

«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammas d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.

TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

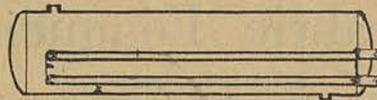
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144.51

BOIS DU PAYS
CONTREPLAQUÉS
BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

Par wagon franco-gare
dans toute la Belgique

A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles

Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand

Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix

Tél. 117

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS : 31, RUE DE L'AVENIR, SOLESSIN

Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguetteuses

Pliieuses - Rouleuses. — Couvercle - Grilles économiques, mar-

ques : « Chicane-Etoile » et

« Gondole ».

Fabrication Belge. — Breveté.

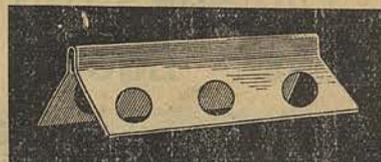
PARA - GRAISSE

« Encastro »

Profilé en tôle galvanisée

pour la protection des angles

de mur.



Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES
de la lys
Marcke lez Courtrai



Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergerem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem (Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc..

LE PEINTRE SE RÉPÊTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des
Siècles

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

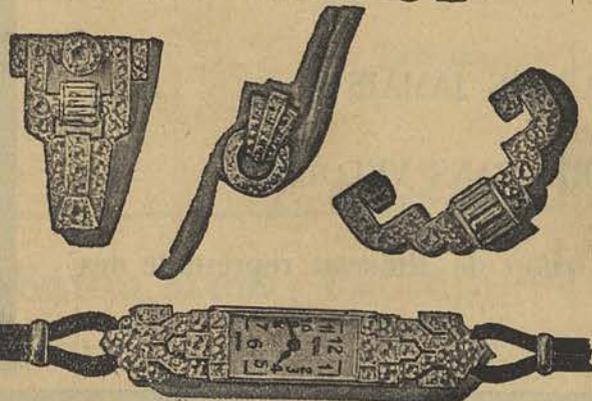
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Un nouveau livre
d'EDMOND JOLY

Notre Dame de Bonheur

In-12, 212 pag's : 15 francs

« Le nouveau livre d'Edmond
Joly, se lève comme une étoile
à suivre... »

(Cardinal BAUBILLART.)

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Pour la reconnaissance du gouvernement national
en Espagne

Le tour de la Tchécoslovaquie

La malédiction de l'or

En quelques lignes...

A quoi bon?...

Le secret de la Russie et la Révolution

En autriche, pays allemand

La voix de nos Evêques :

Le mandement de S. Exc. Mgr Coppieters

Vicomte Charles TERLINDEN

Roger de CRAON-POUSSY

Albert-F. FUGLISTER

* * *

TESTIS

Comte SOLTYKOFF

Georges MONTALBAN

Mgr Louis PICARD

Pour la reconnaissance du gouvernement national en Espagne

Nous ne comptons pas faire valoir ici les arguments d'ordre économique qui devraient inciter la Belgique à nouer des relations avec le gouvernement national espagnol. Ils ne sont pas à négliger cependant. Un pays comme le nôtre, spécialisé dans les industries transformatrices, peut trouver en Espagne un précieux débouché pour ses produits manufacturés en les échangeant contre des matières premières particulièrement appréciables pour nos industries chimiques et notre métallurgie.

Nous ne comptons pas insister non plus sur les raisons d'ordre politique qui, pour la Belgique, dont le statut international est basé sur l'équilibre européen, doivent faire souhaiter partout le triomphe de l'ordre et de la paix.

Nous nous bornerons à exposer les raisons d'ordre moral qui nous obligent, sur le plan supérieur de la justice et de la gratitude, à reconnaître le gouvernement du général Franco en montrant qu'il est le seul représentant légitime de la vraie Espagne et le continuateur de la tradition historique de ce grand et noble pays, tandis que le gouvernement républicain, anarchique, incohérent, soumis à la domination étrangère de Moscou, n'est que la caricature d'un gouvernement. En se réfugiant de Madrid à Valence, et de Valence à Barcelone, au foyer même du séparatisme catalan, il a perdu tout contact avec la nation espagnole et les soi-disant Cortès qu'il a réunies, par une nouvelle profanation dans le lieu sacré entre tous du Montserrat, sont encore plus odieux et ridicules que le *Rump* ou « parlement croupion » qui, du temps de Cromwell, envoya Charles I^{er} à l'échafaud.

Le vrai gouvernement d'un pays est celui qui continue le rôle historique que la Providence a assigné à ce pays; or, depuis quatorze siècles, Dieu a donné à l'Espagne la plus noble mission

qui soit, celle de défendre la foi chrétienne, sans laquelle il n'est pas de vraie civilisation.

* * *

Dès que sur les ruines de l'Empire romain s'élève, au VI^e siècle, le royaume des Visigoths, l'histoire d'Espagne se place sous le signe de la religion chrétienne. Le prince Hermingild meurt martyr de l'arianisme de son père Léovigild et son frère Reccared répudie l'hérésie pour baser son autorité sur l'union intime, consacrée par les divers conciles de Tolède, de la monarchie et de la vraie foi. Dès cette époque, l'Espagne est le pays le plus catholique de l'Europe.

Ces bases solidement chrétiennes allaient permettre aux Espagnols de supporter sans perdre leur croyance la plus dure épreuve à laquelle un peuple puisse être soumis : la conquête par l'Islam.

On sait comment, en 731, la ruée musulmane franchit le détroit de Gibraltar et comment Arabes et Berbères, sous les ordres de Tarik, écrasent les forces chrétiennes dans la funeste journée de Vejer de la Frontera. Une vague formidable balaie toute l'Espagne, franchit les Pyrénées et ne vient mourir qu'à Poitiers, où, en 732, nos vaillants ancêtres, les Francs d'Austrasie, sous les ordres de leur Maire du Palais Charles-Martel, sauvent la chrétienté.

Mais, accrochés aux flancs des montagnes des Asturies, les défenseurs de la foi n'ont pas désespéré de la cause sacrée; la *Reconquista* va commencer et se poursuivra, pied à pied, pendant sept siècles. Pelayo, élu roi en 718, reprend une lutte, à première vue désespérée, et mérite le titre, qui, de nos jours, sera celui du général Franco, de *restaurador de la libertad*. Dans



cette reconquête les Espagnols seront aidés par Charlemagne, ce grand empereur natif des bords de la Meuse, qui refoule les Arabes jusqu'aux bords de l'Ebre et crée la marche d'Espagne. On sait que c'est au retour de cette expédition que le paladin Roland est tué dans une gorge des Pyrénées, non par les Arabes, comme le dit la chanson de geste, mais par des Basques, déjà traîtres alors à la grande cause de la patrie et de la civilisation.

L'offensive progresse à mesure que s'organisent les royaumes chrétiens de Galice, de Léon, de Navarre, d'Aragon, de Castille, le pays des châteaux forts, et la victoire de Las Navas de Tolosa, en 1212, marque le tournant décisif de la lutte.

Il n'est pas dans les annales du monde de plus magnifique épopée que l'histoire de cette *Reconquista*, où la figure historique du Cid, magnifiée par la légende et inspiratrice de chefs-d'œuvre littéraire, incarne les qualités de piété, de vaillance et de générosité de la race espagnole (1). A l'égal de Jeanne d'Arc, le Cid réalise le type du héros chrétien.

Lorsque le mariage de Ferdinand, héritier d'Aragon, avec Isabelle, héritière de Castille, eût consacré l'unité espagnole, le dernier royaume musulman succombe. En 1492 Grenade est prise et l'Espagne rend au monde chrétien le service de chasser l'Islam de l'Europe occidentale, tout comme aujourd'hui Franco en chasse les séides de la barbarie moscovitaire.

Ainsi réalisée par l'union de la foi et de la vaillance, l'unité espagnole a pour base l'unité spirituelle, et c'est commettre un anachronisme intellectuel, indigne d'un historien sérieux, que de juger d'après les idées qui ont cours actuellement les principes politiques, les méthodes de gouvernement et la législation des autres époques. C'est ainsi que tant d'erreurs historiques ont dénaturé le véritable caractère de l'inquisition d'Etat employée par les rois catholiques pour donner au peuple espagnol le ciment indestructible de la croyance pour laquelle il avait lutté pendant des siècles.

* * *

À l'épopée nationale de la *Reconquista* succède une épopée plus lointaine : l'expansion chrétienne et civilisatrice dans un monde nouveau. C'est l'idée d'évangélisation qui décide Isabelle à soutenir les projets de Christophe Colomb, déclarés chimériques par les plus grands savants du temps, et c'est sur les principes de la civilisation chrétienne qu'est organisé l'immense empire colonial, englobant, à la seule exception du Brésil, tout le continent américain, depuis la Californie et la Floride au nord jusqu'à la Patagonie au sud.

S'il y eut des abus, comme il y en eut au début de toutes les colonisations, ils ont été démesurément exagérés par les calomnies des autres peuples colonisateurs, à commencer par les Anglais et les Hollandais, jaloux de la puissance de l'Espagne. Il s'est créé ainsi ce que nos amis espagnols appellent la *leyenda negra*, contre laquelle ils protestent avec une légitime indignation. Un fait suffit à prouver l'inanité de ces calomnies : les Indiens n'ont diminué en nombre dans aucune des anciennes colonies continentales de l'Amérique latine; combien en reste-t-il dans les anciennes colonies anglaises de l'Amérique du Nord? Ce n'est pas aux Espagnols que l'on pourrait appliquer le terme de « race extirpatrice » que, en pleine séance du Parlement, sir Charles Dilke décernait aux peuples anglo-saxons.

Les historiens modernes ont, du reste, fait justice de ces calomnies. Comme l'écrivait récemment M. Georges Hardy, recteur de l'Université d'Alger : « La monarchie castillane ne tarda pas à faire rentrer dans l'ordre les bandes indisciplinées

qui s'étaient lancées à l'assaut de l'Amérique et ce ne fut pas seulement pour assurer sa domination : un véritable sentiment de solidarité humaine, méritoire pour l'époque, semble bien l'avoir guidée et lui avoir révélé, notamment, l'incompatibilité de la christianisation et de l'esclavage. » Alors que l'esclavage subsista jusqu'en 1865 chez les Anglo-Saxons de l'Amérique du Nord, le règlement promulgué par Charles-Quint en 1542 reconnaissait dans tous les Indiens des hommes libres, simplement soumis à une tutelle supérieure, et les missions catholiques prenaient sous leur influence les arborigènes, les organisant en petits mondes fermés, basés sur le principe du paysannat indigène, et les protégeant contre le contact de tous éléments qui pourraient avoir tendance à les exploiter.

* * *

Le règne de Charles-Quint, ce grand souverain que la Belgique eut l'honneur de donner au monde, comme elle lui avait déjà donné Charlemagne, marque le siècle d'or de l'Espagne. C'est l'époque où l'on disait : *Como se mueve España, la terra tiembla*. Cette puissance se donne avant tout pour but la défense des principes catholiques contre l'infidèle et l'hérétique. Encore une fois, ne jugeons pas cette politique avec nos idées modernes de liberté et de tolérance. A cette époque, où l'union intime de l'Eglise et de l'Etat était à la base du droit public de tous les pays, l'hérétique, qui opposait la volonté de l'homme à la loi de Dieu et l'individualisme à la discipline, était en même temps un rebelle à son roi, et, comme tel, était passible des peines prévues par la législation du temps, quelque rigoureuses qu'elles puissent nous paraître aujourd'hui. Tous les princes de cette époque, qu'ils fussent catholiques ou protestants, rivalisaient de zèle pour défendre, en même temps que leur autorité, la religion d'Etat. L'idée même de tolérance était inconnue des gouvernants comme des gouvernés, et reprocher aux souverains du XVI^e siècle d'avoir été intolérants constitue dans le domaine spirituel un anachronisme aussi grand que de leur reprocher, dans le domaine de la civilisation matérielle, de ne pas avoir éclairé leur palais à l'électricité.

Qu'on ne perde pas de vue que le triomphe de l'individualisme dans la grande révolution religieuse du XVI^e siècle a été le point de départ de toutes les révolutions. La filiation est ininterrompue : le protestantisme engendra le philosophisme et le scepticisme, qui engendrèrent à leur tour le libéralisme; celui-ci, en exploitant les masses, dans l'ordre économique, et en les déchristianisant, dans l'ordre spirituel, donna naissance au socialisme, lequel, enfin, *autem genuit* l'anarchisme et le communisme, lequel est revenu à une intolérance bien plus grande dans tous les domaines que celle jadis pratiquée par les rois catholiques.

* * *

Incontestablement ces rois ont commis des fautes, à commencer par Philippe II, qui provoqua dans notre pays une révolution, due à des causes d'ordre politique et d'ordre économique et fiscal bien plus qu'à des causes d'ordre religieux. Toutefois, à partir de la réconciliation négociée entre le roi et les provinces belges par le génie de Farnèse, nous bénéficiâmes, tout en conservant notre personnalité et notre autonomie, des précieux facteurs d'ordre spirituel et moral que nous assurait notre union dynastique à l'Espagne. C'est grâce à cette union prolongée jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle que nous conservâmes la mentalité latine, que nous restâmes orientés vers le midi, berceau de la culture classique, et que nous ne devînmes pas un de ces peuples du Nord, froids et calculateurs, incapables d'enthous-

(1) Il est intéressant de signaler que notre « Roi Chevalier » Albert I^{er} descendait, en ligne féminine par vingt-sept générations, de don Rodrigue de Bivar (le Cid Campeador).

siasme et de générosité semblable à celle dont nous fîmes preuve en 1914, en nous sacrifiant pour le triomphe de la justice.

On peut également dire que, sans l'intervention de Philippe II en France, Henri IV n'aurait jamais déclaré que « Paris vaut bien une messe » et la fille aînée de l'Eglise aurait ainsi couru le risque, avec un roi protestant, de passer tout entière à l'hérésie. Tout au moins d'une façon indirecte, l'Espagne conserva ainsi la France à la vraie foi.

Ce rôle providentiel, l'Espagne le remplit également contre les Turcs, lorsqu'en 1572, par sa victoire de Lépante, Don Juan d'Autriche brisa la puissance maritime des Ottomans, portant ainsi à la Turquie le coup décisif qui devait être le point de départ de sa décadence.

* * *

Malheureusement, l'Espagne, épuisée par la continuité et l'amplitude de l'effort qu'elle fournissait en Europe comme dans le nouveau monde, glisse, dès les premières années du XVII^e siècle, sur la pente d'une lente mais fatale décadence. Elle reste grande cependant dans le domaine de l'art, comme dans celui des lettres. Jamais la littérature espagnole ne connut plus grand éclat qu'avec Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon et surtout Cervantes. On a tort, trop souvent, de considérer *Don Quichotte* uniquement comme un livre amusant; il n'en est pas de plus grand et de plus beau; c'est toute l'âme héroïque de l'Espagne qui y revit, avec sa générosité chevaleresque et son enthousiasme. Qu'on ne s'en moque pas! Celui qui dans sa vie n'a jamais chargé contre des moulins à vent sera incapable, lorsqu'il le faudra, de se sacrifier pour les plus nobles et les plus grandes causes!

L'art aussi, à cette époque de décadence politique, soutient le prestige de l'Espagne, avec des noms comme ceux de Velasquez, du Greco, de Murillo, de Ribera, de Zurbaran. C'est aux œuvres de ces artistes répandues dans les églises et couvents d'Espagne que se sont attaqués, avec une rage vraiment infernale, les suppôts de la barbarie bolchevique.

L'Espagne atteint le fond de sa décadence sous le règne de Charles II, le dernier des Habsbourgs. Ce roi, triste produit d'une trop longue série de mariages consanguins, était aussi dégénéré au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Mais au lendemain de la guerre de Succession qui devait lui coûter Gibraltar, plaie restée saignante au flanc de l'Espagne, le relèvement est rapide. Avec Philippe V, Ferdinand VI et surtout Charles III, l'Espagne redevient une grande puissance. Réformes politiques administratives, militaires, sociales, financières et économiques, se succèdent à une allure qui place l'Espagne parmi les pays les plus avancés et les mieux gouvernés de cette époque. Une autorité forte et indiscutée, celle du roi, concentrant entre ses mains tous les pouvoirs, suffit à expliquer l'extraordinaire rapidité de ce relèvement. L'Espagne retrouve en Italie et en Afrique la gloire militaire et, malgré la séparation politique de leurs deux patries, Belges et Espagnols continuent à pratiquer une vaillante confraternité d'armes. Un grand général belge, le marquis de Gages, conduit les troupes espagnoles victorieuses jusqu'aux portes de Milan et les « gardes wallonnes » acquièrent une réputation européenne de bravoure.

* * *

Avec le faible Charles IV recommence une période de décadence qui va permettre à Napoléon et à son frère Joseph de soumettre l'Espagne à la tutelle de l'Empire français. Mais l'Empereur n'avait pas compris que l'âme espagnole ne se soumettrait jamais à une domination étrangère. L'Espagne de 1808 se souleva

spontanément contre la tyrannie française comme l'Espagne de 1936 devait se soulever contre la tyrannie de Moscou, et le *diez y ocho de Julio* fera pendant au *dos de Mayo* comme date historique. Là encore, l'Espagne en frappant le colosse impérial au talon d'Achille provoque sa chute et libère l'Europe de la domination universelle.

Malheureusement, l'Espagne, tout en sauvant son indépendance nationale, avait rompu avec les traditions qui avaient toujours fait sa force. Les idées des philosophes s'étaient répandues chez elle et les principes de 1789 s'y implantèrent avec la Constitution de 1812. Les conséquences allaient être lamentables : l'ère des révolutions et des *pronunciamientos* commençait. La révolte de Riego et de l'armée qui devait s'embarquer à Cadix pour rétablir l'autorité royale en Amérique coûte à l'Espagne son empire colonial. La guerre pour la succession au trône, après la mort de Ferdinand VII, entre les partisans de Don Carlos, représentant la tradition historique, et ceux d'Isabelle II, aboutit, en 1836, à l'établissement du régime parlementaire. Si, pendant une période de l'histoire, ce régime donna d'heureux résultats dans les pays où il correspondait à l'état social et à l'évolution politique de la bourgeoisie, l'Espagne n'en connut jamais que la caricature. Entrecoupées par de continuel coups d'Etat militaire et par la seconde guerre carliste, les querelles des factions consomment la ruine du pays. Les partis alternent au pouvoir par le système rotatif, qui assure, tantôt à la droite, tantôt à la gauche, les profits résultant de l'exploitation éhontée des deniers publics. L'adoption du suffrage universel en 1890 n'améliore pas les mœurs politiques. Les gouvernements vivent au jour le jour, achetant toutes les complicités; les élections ne sont qu'une comédie réglée d'avance par l'intervention des agents électoraux qui, par allusion aux temps de la colonisation américaine, étaient surnommés les « caciques ».

Le résultat de ce déplorable régime fut qu'au point de vue intérieur l'Espagne était lamentablement en retard sur les autres Etats européens; ses richesses restaient inexploitées et sa vie économique était presque tout entière aux mains de financiers ou d'hommes d'affaires étrangers. Au point de vue international cette lamentable politique aboutit aux désastres de Cuba et des Philippines et le traité de Paris en 1898 raye l'Espagne de la liste des puissances colonisatrices.

* * *

En dépit des efforts d'Alphonse XIII et d'un relèvement matériel incontestable, les premières années du XX^e siècle n'apportent guère d'amélioration. Cinq à six mille politiciens de métier exploitaient le régime à leur profit, profit d'autant plus grand que l'Espagne avait bénéficié au point de vue commercial et industriel de la neutralité où sa position géographique lui avait permis de se maintenir au cours de la Grande Guerre. Mais ce développement trop rapide, sur des bases empiriques et souvent même artificielles, avait joint au malaise politique la gravité des problèmes sociaux. L'année 1917 est marquée par d'inquiétantes grèves révolutionnaires et en 1921 le désastre d'Annual prouve au monde entier à quel degré d'abaissement un régime de gabegie et de corruption peut faire tomber un pays.

C'est cette lamentable faillite de la démocratie parlementaire qui amène en 1923 la dictature de Primo de Rivera. Le relèvement est presque instantané : une expédition soigneusement conçue et vigoureusement menée rétablit le prestige de l'Espagne au Maroc; l'ordre renaît dans les finances; les bases d'une saine politique sociale et d'une politique familiale sont établies; de grands travaux publics intelligemment conduits dotent l'Espagne d'un des plus beaux réseaux routiers du monde,

Mais Primo de Rivera est mal soutenu. Le roi lui-même ne paraît pas comprendre combien le sort de sa couronne est lié à celui de la dictature; une grande partie du clergé, mal disposée à l'égard d'un gouvernement autoritaire, ne cache pas ses préférences pour un régime démocratique; la bourgeoisie et les classes intellectuelles, gangrenées par la franc-maçonnerie, regrettent les profits faciles de la politique et du parlementarisme; les ouvriers subissent déjà l'influence délétère des doctrines néfastes importées de Russie. En 1930 Primo de Rivera perd le pouvoir.

Ni le général Berenguer, disqualifié par la responsabilité du désastre d'Annual, ni le vieil amiral Aznar n'ont le talent et l'énergie nécessaires en ces conjonctures difficiles. Les complots, les émeutes, les conflits sociaux se multiplient d'inquiétante façon et, tandis que le Pacte de Saint-Sébastien unissait en un front commun tous les partis de gauche, les droites, confiantes dans la justice de leur cause, faisaient montre de la plus déplorable apathie.

* * *

Cependant les élections municipales du 12 avril 1931 se déroulèrent dans le calme et la proclamation du résultat dans les grands centres stupéfia tout le monde. Il est vrai que l'on avait assisté aux manifestations les plus extraordinaires. N'avait-on pas vu des ecclésiastiques brandir d'une façon ostentatoire le bulletin sur lequel ils avaient voté pour les républicains? Pauvres gens! Où sont-ils aujourd'hui et n'ont-ils pas payé par le martyre ce moment d'aberration? Cependant, dans leur ensemble, ces élections municipales n'indiquaient nullement que ce peuple espagnol répudiât la monarchie. Seules les grandes cités étaient atteintes par le virus républicain et, pour l'ensemble du pays, il n'y avait que 5.875 élus républicains contre 22.150 royalistes.

C'est uniquement le défaitisme gouvernemental qui provoqua l'affolement et décida le roi à ne pas faire couler le sang de ses sujets dans une lutte qui aurait bien certainement été victorieuse et qui aurait probablement épargné à l'Espagne les épouvantables massacres et destructions dont elle est actuellement victime.

La république d'Alcala Zamora voit se poursuivre l'œuvre des Loges chez les bourgeois et l'œuvre de Moscou chez les ouvriers. Lenine et Trotsky n'avaient pas caché leurs intentions: après la Russie, c'était le tour de l'Espagne d'être « bolchevisée ». Tout d'abord, déclaraient-ils, parce qu'« à cause des conditions de la vie sociale aucun gouvernement à tendances libérales ne serait capable d'y arrêter la révolution », ensuite parce que, entre la Russie rouge et l'Espagne rouge, l'Europe serait écrasée comme dans un formidable étau. Le succès paraissait d'autant plus aisé que par cette sorte de snobisme, qui est une des marques caractéristiques des époques de décadence, la jeunesse intellectuelle s'était laissé séduire par les doctrines les plus extrêmes.

La faiblesse du gouvernement tolérait tout: les cellules communistes se multipliaient dans l'armée et jusque dans la police; les attentats succédaient aux attentats et la guerre était menée ouvertement contre l'Eglise, seul obstacle encore capable de résister à la poussée révolutionnaire. Sous la direction de l'association moscovitaire des *Sans-Dieu militants*, affiliée à la *Libre Pensée internationale*, le mouvement antireligieux se traduisait, en moins de deux années, par le sac ou l'incendie de plus de mille églises.

En même temps que le désordre social, croissaient la corruption administrative et le désarroi des finances, et l'ancien ministre Martinez Barrios, jadis l'associé d'Azaña, pouvait caractériser le régime en ces mots: *Fango, sangre y lagrimas*.

* * *

Les masses encore saines de la population eurent cependant une réaction magnifique et les élections du 13 novembre 1933 furent un succès éclatant pour les droites. Malheureusement Gil Robles, qui aurait pu sauver l'Espagne, ne sut ou ne voulut pas profiter des circonstances. Chef de l'*Accion popular*, il avait conservé le fétichisme des démocrates chrétiens à l'égard du régime parlementaire, ce qui les empêche, même aux heures les plus graves, de soutenir un gouvernement autoritaire. Partageant les illusions des modérés, qui croient devoir se raccrocher à des formules gouvernementales périmées, il s'imaginait que les violents lui sauraient gré de sa modération.

Cette modération, considérée comme de la faiblesse, ne tarda pas à produire ses fruits, comme le prouve l'« Octobre rouge » de 1934. Assez facilement réprimé à Madrid, le mouvement gagne les Asturies où, sous la direction d'agents de Moscou, juifs pour la plupart, se perpètrent, spécialement à l'égard du clergé, les plus épouvantables excès.

Par scrupule de modération, la répression manque d'énergie et ne produit pas l'effet salutaire qu'on aurait dû en attendre. L'action maçonnique assure l'impunité des coupables. Presque tous les condamnés à mort sont graciés. Comme le F.*.* Perez Farras, un des chefs révolutionnaires les plus en vue, les principaux meneurs restèrent indemnes; Largo Caballero et Companys sont relâchés, sans même avoir été déferés à la justice. Aussi l'agitation persiste-t-elle pendant toute l'année 1935; la maçonnerie et le communisme s'appliquent à détruire, sans rencontrer le moindre obstacle, tous les éléments capables de tenir tête à la révolution, et en janvier 1936, sous la pression des gauches, le soi-disant catholique Alcala Zamora, outrepassant ses pouvoirs constitutionnels, signait le décret de dissolution des Cortès.

Les élections de février 1936, dont nous montrerons plus loin le caractère illégal, consomment le désastre; l'Espagne n'est plus qu'un abominable chaos dominé par le terrorisme. Nous n'avons plus à dresser ici le bilan gouvernemental du *Frente popular*. L'atroce assassinat du réformateur social et grand homme d'Etat Calvo Sotelo, perpétré, le 13 juillet 1936, par cette même équipe du capitaine Moreno, qui tua notre diplomate invengé le baron de Borchgrave, montre à tous les bons Espagnols que s'ils veulent sauver leur pays, il est plus que temps d'agir. On avait découvert les ordres secrets donnés par le *Comintern* à ses séides; on connaissait la composition du soviet que devait bolchéviser l'Espagne; on possédait les listes noires indiquant toutes les personnalités à massacrer immédiatement. Tous les gens d'ordre se trouvaient en état de légitime défense. Plus que jamais on était en droit de dire: *Salus populi suprema lex!*

* * *

C'est alors que Franco leva l'étendard rouge et or de la vraie Espagne et le conduisit de succès en succès jusqu'à l'offensive décisive qui se poursuit triomphalement en Aragon et en Catalogne.

La prise de Têrue! par les brigades internationales au service des rouges ne fut que le dernier sursaut du monstre. On peut même dire que, sans l'intervention des forces communistes étrangères, la guerre serait terminée depuis longtemps. Le citoyen Vandervelde a lui-même reconnu le rôle de ces étrangers lorsque, récemment, il saluait avec émotion « la Légion internationale palabrant à l'Escurial » et qu'il proclamait que les forces rouges de l'Espagne n'étaient autre chose que l'Internationale armée.

Aussi, si l'Italie a envoyé des volontaires renforcer les blancs, elle n'a fait que prendre une mesure élémentaire de précaution, car le triomphe du communisme en Espagne aurait rendu

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Pollvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.

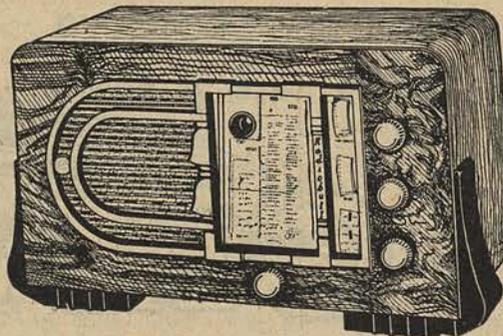
Radiobell

" 538 "

PRIX :

Altern.
2.490 frs

Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
rue Boudewyns - ANVERS

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

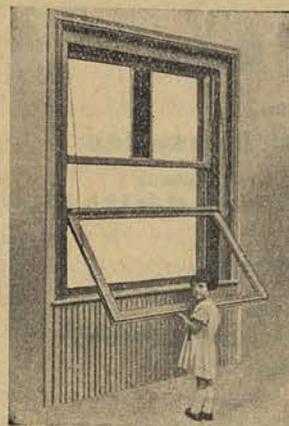
LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME



**GUILLOTINE
GRIGNET**

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,"

Firme UNICA

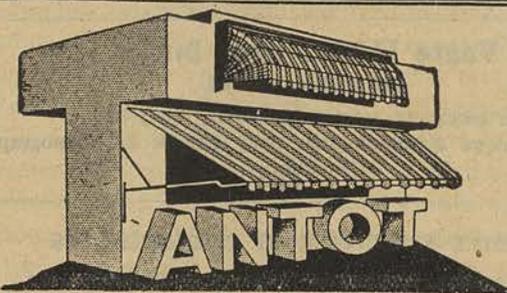
la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai



STORES

TENTES

MÉCANIQUES — AUTOMATIQUES — A ARCEAUX
TOILES — PARASOLS — VOILETS

Ateliers TANTOT, Frères

RUE DE L'ORIENT, 59, BRUXELLES

Tél. : 48.22.84

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO

GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

désormais impossible le maintien de la sécurité et de la paix dans la Méditerranée.

Il n'y a donc pas à hésiter : la vraie Espagne, celle qui reste fidèle à ses traditions historiques et à la mission providentielle qu'elle a remplie depuis quatorze siècles, c'est bien celle qui combat sous la bannière rouge et or. L'autre n'est qu'une émanation de l'étranger et ne représente nullement le pays, comme nous allons le démontrer plus loin. Franco entend rester fidèle à la mission historique de son pays, comme le prouve l'admirable message que le gouvernement national adressait récemment au monde entier en promettant de faire triompher la paix sociale par l'organisation corporative et par une saine politique agraire, en réalisant une réforme gouvernementale mettant fin à tous les anciens abus, en procédant à l'assainissement moral et matériel des masses populaires et en promouvant le relèvement économique sur le plan national.

C'est avec ce gouvernement de Burgos et non avec des hommes de Moscou que nous avons l'obligation morale de traiter désormais.

* * *

Mais, objectera-t-on, le gouvernement de Franco est un gouvernement rebelle; il ne respecte pas le pouvoir légal; il viole la Constitution; il n'a pas le droit pour lui. Ce n'est pas sans chagrin que l'on entend de bons catholiques, aveuglés par les illusions démocratiques, soutenir cette thèse pour défendre un gouvernement de bandits et d'assassins aux ordres du *Comintern*.

C'est ignorer qu'il est des révolutions légitimes. N'en a-t-on pas vu plusieurs dans l'histoire de Belgique, à commencer par la révolution de 1830, d'où est sortie notre indépendance? Pour démontrer la légitimité de la révolution de Franco, point n'est besoin de recourir à l'autorité, récusée d'avance par les rouges, de théologiens comme saint Thomas d'Aquin, ni de sommités du droit public comme MM. Joseph Barthélemy et Lefur; nous nous placerons sous l'égide d'une personnalité que les gens de gauche ne peuvent contester, celle du « grand ancêtre » Jean-Jacques Rousseau, qui, avec Voltaire, l'homme au « hideux sourire », fut l'un des premiers destructeurs du principe de l'autorité souveraine.

Dans son livre *Le Contrat social*, dont il a emprunté le titre et presque toutes les idées au médecin philosophe anglais Locke, qui écrivait à la fin du XVII^e siècle son fameux *Traité du Gouvernement*, Jean-Jacques Rousseau échafaude toute sa théorie gouvernementale sur le principe de la souveraineté populaire et sur le respect des *droits de l'homme*.

Il proclame, et tout le droit public moderne proclame, avec lui, comme un axiome, que tous les pouvoirs émanent de la nation. C'est un principe que nul n'oserait plus contester.

Le gouvernement républicain espagnol tient-il tous ses pouvoirs de la nation? Les chiffres vont prouver le contraire.

Tout d'abord la monarchie est renversée, sur un ultimatum notifié chez le docteur Marañón par Alcalá Zamora au comte de Romanones, au nom du *Comité révolutionnaire*, à la suite d'élections municipales (donc à caractère purement administratif), qui ne révélaient nullement, comme nous l'avons vu, l'existence d'une majorité républicaine dans le pays (22.150 conseillers municipaux royalistes élus dans toute l'étendue du pays, contre 5.875 républicains, élus uniquement dans quelques grands centres.)

Admettons que l'abdication du roi ait légitimé le régime, il n'en est pas moins vrai que la République devait observer la Constitution qu'elle s'était donnée et qui avait été votée par des Cortès constituantes.

Or, alors que les élections du 13 novembre 1933 avaient donné

une grande majorité à tous les partis d'ordre, le président Alcalá Zamora, par un décret de dissolution absolument anticonstitutionnel, mettait anticipativement fin au mandat des Cortès légitimement élues. Cette illégalité a été reconnue par les partis de gauche qui en prirent prétexte pour déposer Alcalá Zamora et le remplacer par Azaña à la présidence de la République.

Il en résulte que les élections qui ont amené, le 16 février 1936, le *Frente popular* au pouvoir sont juridiquement entachées d'illégalité; les Cortès ainsi élues sont illégales et le gouvernement qui en émane est un gouvernement illégitime.

Poussant cependant la condescendance jusqu'à ne pas soulever cette question, décisive cependant, de droit constitutionnel, et à admettre, par hypothèse, la légalité des élections du 16 février 1936, peut-on dire que les Cortès élues à cette date sont une émanation de la Nation? Nullement.

Il faut noter tout d'abord que ces élections furent faites sous le signe de la violence et de la contrainte morale à l'égard d'un grand nombre d'électeurs. Dans beaucoup de localités les membres du clergé, les catholiques notoires et tous les gens de droite, englobés sous la dénomination générale de « fascistes », furent parfois même, comme à Valence, mis à coups de fusil, dans l'impossibilité de remplir leur devoir électoral.

Néanmoins, en dépit de ces graves irrégularités, le corps électoral se prononça dans son ensemble contre les gauches et ce ne fut que grâce aux anomalies d'une loi électorale donnant une prime aux minorités dans les grands centres que le nombre des sièges conférés aux divers partis ne correspondit pas à la signification du verdict électoral.

Les droites, avec 4.570.000 suffrages, eurent 140 élus; le centre, avec 340.000 voix, eut 60 députés; le *Frente popular*, avec 4.356.000 suffrages, conquiert 270 sièges. Ainsi, avec une minorité de 554.000 voix par rapport aux droites et centre réunis, la gauche conquiert une majorité de 70 sièges au Parlement.

Que deviennent dans ces conditions le principe que « tous les pouvoirs émanent de la nation » et le « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes »? En minorité de 16 % dans l'ensemble du corps électoral, les gauches, dominées par les éléments les plus violents et soumis aux ordres de Moscou, prétendaient représenter légitimement le peuple espagnol.

* * *

Continuons cependant les concessions à la thèse adverse et admettons, un instant, que quelque inepte qu'elle soit, la loi électorale ayant été votée régulièrement, avait sorti légitimement ses effets, même si ceux-ci sont en contradiction avec la volonté de la nation. Cela ne nous empêche pas de continuer à affirmer, en nous basant toujours sur les théories de Jean-Jacques Rousseau, que le gouvernement rouge n'est pas un gouvernement légitime à qui l'on doit obéir. Nous lisons dans le *Contrat social* que les hommes, par le fait même qu'ils ont la nature humaine, ont des droits supérieurs à toutes les lois, les fameux droits de l'homme, dont le premier de tous est le droit naturel à l'existence, pour continuer par le droit à la liberté, le droit à la propriété, etc.

Ces droits ne souffrent, en théorie, aucune limite; mais l'homme est aussi, par nature, un être sociable; la vie en société ne serait pas possible si chaque individu exerçait ses droits dans toute leur plénitude; c'est pourquoi, en constituant la société, les hommes ont renoncé à défendre individuellement leurs droits et ont fait tacitement un contrat pour en confier la défense à l'Etat, à qui ils ont donné la force. C'est ainsi que tous les pouvoirs émanent de la nation et que celle-ci les délègue à l'Etat. Mais le gouvernement, ainsi établi par *contrat social*, n'a que le pouvoir que les citoyens lui ont conféré; il n'a été créé que pour garantir et pro-

téger les *droits de l'homme*. Ce n'est qu'à cette condition qu'on doit lui obéir. S'il porte atteinte aux *droits de l'homme*, même s'il ne le protège pas comme il y est obligé, ce gouvernement rompt le *contrat social* et les sujets ont le droit de se révolter.

C'est par application de cette théorie que les *Droits de l'homme et du citoyen* furent inscrits en tête de la Constitution française de 1791, qui servit de modèle à la Constitution espagnole de 1812.

Le gouvernement rouge assure-t-il le respect de ces *droits de l'homme*? Les respecte-t-il lui-même? La réponse est aisée. Par le fait du gouvernement républicain, ou avec sa complicité, les attentats contre la vie, droit naturel, par excellence, contre la liberté et contre la propriété des citoyens n'ont cessé de se multiplier, particulièrement au cours des six premiers mois de 1936. Nous ne devons pas reproduire ici les effrayantes statistiques énumérant les milliers d'assassinats, d'incendies, de pillages, de destruction et de violences de tous genres perpétrés depuis l'arrivée au pouvoir du *Frente popular*, avant même que ne commence la guerre civile.

Dans ces conditions, d'après les théories de J.-J. Rousseau, l'insurrection de Franco était non seulement un droit, mais même un devoir! Le gouvernement de Burgos est ainsi devenu le *seul gouvernement légitime* de l'Espagne et nous avons une obligation morale à le reconnaître.

* * *

Nous avons également à son égard, comme tous les peuples civilisés, une obligation morale de gratitude. L'esprit qui anime l'Espagne nationale est un véritable esprit de croisade pour la civilisation. La mission providentielle qu'elle remplit jadis contre la barbarie islamique, elle la poursuit aujourd'hui contre la barbarie bolchevique.

Dans l'interview qu'il donna récemment à l'*United Press*, le général Franco proclama :

« Je voudrais dire à l'opinion internationale en général que l'Espagne nationale combat non seulement pour ses propres fins et pour son existence, mais aussi pour les droits et l'idéal de l'humanité; non seulement pour l'existence de l'Espagne en tant que nation, mais pour le salut de l'ensemble de la civilisation chrétienne, telle qu'elle a existé à travers les siècles en Europe. Nous combattons pour la justice et le progrès social et contre la tyrannie du régime soviétique. »

Ce sang généreux que l'Espagne nationale verse à flot chaque jour, elle le verse aussi pour nous, afin de nous épargner des épreuves aussi épouvantables que celles que traverse en ce moment ce noble et beau pays.

Nous n'avons pas le droit de le méconnaître, ni de l'oublier.

Vicomte CHARLES TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Le tour de la Tchécoslovaquie...

Le prophète de la nouvelle Foi nationale-socialiste ne s'inspire pas, en général, de Voltaire, mais il accepte, sous une forme légèrement modifiée, le programme de Mahomet : « Chaque peuple, à son tour, a régné sur la terre; le tour de la Tchécoslovaquie voici venu. » Toutefois, ce n'est pas pour régner, mais pour être soumis à la loi d'un vainqueur que les héritiers de Jean Huss attendent leur apparition sur l'avant-scène politique. Le rattachement de l'Autriche a complètement ébranlé les bases de la République Tchécoslovaque. La création de Masaryk se désagrège sous nos yeux. Elle paie cher les erreurs et les injustices auxquelles elle doit ses frontières actuelles.

Les irrédentistes tchèques de 1918 ont été les véritables destructeurs de l'ancienne monarchie des Habsbourg. Sans leurs efforts savamment combinés et soutenus par des forces occultes, Wilson, Clemenceau et M. Lloyd Georges n'auraient pas détruit l'Autriche-Hongrie, en laissant subsister une Allemagne forte et unie. Cette lutte déraisonnable contre un Etat dont le plus grand des politiciens tchèques, Palacky, avait affirmé la nécessité, cette haine aveugle contre une dynastie catholique et contre un régime assez doux constituent le péché originel des nationalistes tchèques. Ils ont obtenu, grâce à leurs agissements peu prévoyants, quinze années d'hégémonie intolérante et cinq années d'existence précaire; ils auraient pu réaliser, avec plus de modération et de jugement, la renaissance d'un royaume de saint Venceslas dans le cadre d'une fédération danubienne, gouvernée par les Habsbourg et garantie pendant de longs siècles contre toute agression extérieure.

Même après avoir commis le péché originel, les Tchèques auraient pu renforcer leur position internationale s'ils avaient formé un Etat établi sur un seul principe défendable. Ils auraient eu le choix de s'en tenir aux droits historiques et de revendiquer les anciens pays de Bohême, de Moravie et de Silésie, ou bien d'appliquer le nationalisme intégral et de n'embrasser que les régions habitées par une majorité tchèque, sans prétendre aux contrées allemandes ou polonaises. Les dirigeants de Prague ont renié ce dilemme. Ils ont exigé la souveraineté sur l'ensemble des territoires jadis soumis au sceptre des rois de Bohême et ils ont fait jouer, de ce chef, les droits historiques; en outre, ils ont demandé, au nom du nationalisme moderne, l'incorporation de la Slovaquie. Pour justifier cette boulimie politique, ils se sont servis d'une théorie linguistique et historique fort contestable : les Slovaques, peuple d'un parler et d'une littérature qui se distinguent nettement du tchèque, passent dans la doctrine officielle de Prague pour une simple branche de la grande nation tchèque. Le cas rappelle sensiblement celui des Ukrainiens, dont les Russes ont contesté l'existence nationale indépendante, avouons-le, avec un peu plus de force logique. Enfin, la Russie subcarpathique se trouve englobée dans la Tchécoslovaquie par suite d'une déclaration de quelques émigrés, originaires de ce pays arriéré, qui avaient voté en Amérique le rattachement de leur patrie au futur Etat de Masaryk.

Laissons à part les territoires gouvernés par Prague au nom des droits historiques : l'autorité que les Tchèques ont exercée jusqu'à cette date sur les Allemands de Bohême, de Moravie et de Silésie se prévaut d'une tradition séculaire, mais très dangereuse, nous le verrons, pour ceux qui s'en servent. Par contre,

la Slovaquie et la Russie subcarpathique ont été intégrées dans l'Etat tchèque uniquement par la force brutale et à l'aide de sophismes inacceptables. Examinons brièvement les thèses officielles des connationaux de M. Bénès. Nous les trouvons exposées, entre autres, avec beaucoup de finesse et de clarté, dans le petit livre de propagande que le ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque, M. Krofta, historien de grande distinction, a publié sur le passé de sa patrie.

La Slovaquie a formé une entité politique avec la Bohême et avec la Moravie à l'aube de l'ère chrétienne. Le royaume grand-morave — fondé par un commerçant franconien, mais rapidement dissocié — a embrassé, au IX^e siècle, tous les éléments de la Tchécoslovaquie. Plus tard, au siècle suivant, les méchants Magyars se sont soumis les principautés slovaques, débris de la Grande Moravie, tandis que Bohême et Moravie sont entrées, sous la dynastie tchèque des Prémyslides, dans le Saint Empire romain de nationalité germanique. Pourtant, après dix siècles de séparation, le cri retentit : « Un peuple, un Empire (ou plutôt : une République). » Tchèques et Moraves se sont réunis en 1918. Le critique étranger de cette légende de dix siècles se permet de constater que l'éphémère unité tchécoslovaque d'il y a mille ans n'a pas plus de force convaincante que la communauté entre Celtes de Bretagne et de Galles ou que la domination des Normands en Sicile. Nul ne songerait à établir sur les droits de Tancrède l'existence d'un Etat normand composé de la Normandie et de Trinacrie, arrachées au joug français ou italien, ni à fonder une république celte du pays de Galles et de la Bretagne, au détriment des oppresseurs anglo-saxons et gaulois. Cependant, les fondateurs de la Tchécoslovaquie ont défendu avec de semblables arguments l'incorporation, dans le même corps politique, de Prague et de Pozsonyi-Presbourg. Il y a pire ! Cette Slovaquie, que les Tchèques ont réclamée parce que les Slovaques ne font qu'une branche de la nation tchèque, compte pareillement des minorités magyare et allemande, qui sont une majorité écrasante dans une vaste zone le long des frontières ex-autrichienne et hongroise.

N'insistons pas sur le cas de la Russie subcarpathique : même les apologistes les plus acharnés de la cause tchèque justifient l'occupation de cette terre d'abord par des motifs stratégiques (« Nous devons maintenir un contact direct avec la Roumanie »), puis par le fait que les habitants de ce coin reculé appartiennent à un méli-mélo inextricable de nationalités et qu'ils ne sauraient se gouverner eux-mêmes, que les Tchèques leur ont apporté une civilisation et finalement : « Ça nous coûte tant et ça nous fait tant de plaisir. »

* * *

Revenons aux pays que Prague administre au nom d'une tradition vénérable. Cet état de choses, l'établissement d'une seule souveraineté sur tout ce qui dépendait autrefois de la couronne de saint Venceslas, est mieux fondé que l'unité entre Tchèques et Slovaques ou que l'annexion de la Russie subcarpathique. Les Allemands des Sudètes, qui sont les principaux adversaires des prétentions historiques tchèques, usent cependant de deux arguments irréfutables. Primo, si l'on se pose sur le terrain de la continuité historique, pourquoi en déduire uniquement la survivance d'un Royaume de Bohême, transformé en République, avec Prague comme capitale et avec prédominance slave sur les Allemands, et pourquoi ne pas prononcer cette autre vérité historique, que ledit Royaume de Bohême a constitué une partie intégrante de l'Empire et qu'il doit, pas conséquent, adhérer au Troisième Reich, successeur de l'Empire de même que la République Tchécoslovaque a hérité de l'Électorat de Bohême ? Secundo, si l'on s'émancipe de ce passéisme et si l'on reconnaît aux Tchèques

le droit de rester pleinement indépendants, pourquoi leur adjuger des territoires peuplés à la presque exclusivité par des Allemands ?

Les arguments ne font pas défaut aux ennemis de l'Etat tchécoslovaque pour réfuter les thèses officielles. Mais nous sommes sortis de la période des duels entre publicistes, où l'on se combat à l'aide de livres et d'articles. Le sort de la Tchécoslovaquie sera tranché par les chefs politiques, par ceux de la majorité et des minorités nationales à l'intérieur du pays, par les voisins et par les alliés de la République gravement menacée, non seulement dans son intégrité — qui nous semble condamnée — mais aussi dans son existence indépendante.

Les susdits péchés originels de cette anti-Autriche, très autrichienne en son multinationalisme, ont valu à la Tchécoslovaquie la présence de 40 à 45 % de mécontents qui, aux jours de l'épreuve, se mueront facilement en ennemis implacables. Pareils aux Tchèques qui leur ont donné l'exemple d'une feinte loyauté envers les maîtres détestés, Slovaques, Allemands et Ruthènes se sont abstenus, pendant des années, d'une attitude franchement hostile, tandis que les Magyars et les Polonais de Tchécoslovaquie n'ont jamais renié leurs véritables sentiments. L'arrivée au pouvoir de M. Hitler a déchaîné chez les frères de race et de langue du Führer un mouvement apparenté au national-socialisme, la S. D. P. de M. Henlein. Embrassant, en 1935, les deux tiers des Allemands des Sudètes, ce parti réunit aujourd'hui, après la fusion avec les agraires et avec les chrétiens sociaux, les 90 % de ses connationaux ; il en représentera demain les 99 ou les 100 % après la dissolution du groupe socialiste et après la sécession des Juifs de langue allemande. Les Teutons de Bohême, de Moravie et de Silésie disposeront de plus d'un cinquième des mandats à la Chambre des Députés et de presque un quart des voix électorales. Ils seront, par conséquent, le parti le plus nombreux du Parlement de Prague. Une alliance étroite les rapproche des Magyars, des Polonais et des Ruthènes. Toutes ces minorités entretiennent des relations amicales avec les Slovaques de Mgr Hlinka. Voici un bloc des minorités, face auquel se dresse la coalition de tous les partis tchèques, appuyée par les communistes.

Les ministres allemands ayant démissionné — M. Czech, socialiste juif de langue allemande, ne saurait être considéré comme délégué d'un peuple qui le renie — et aucune autre minorité ne voulant accepter l'offre de M. Hodja d'entrer dans son gouvernement, les positions respectives sont devenues très nettes : la majorité tchèque, réduite à sa propre force, défend avec courage un *statu quo* qu'elle ne veut pas maintenir, mais dont elle se sert comme d'une arme précieuse. Elle affiche, tour à tour, une intransigeance factice qui ne trompe personne et un esprit de conciliation qui n'allèche pas davantage ceux qu'il devrait capter. Cependant, ces manœuvres à l'intérieur de la Tchécoslovaquie ne forment qu'un prélude aux événements décisifs qui viendront, ou qui ne viendront pas, du dehors.

Nous ne sommes pas dans les secrets des dieux, ni dans ceux de leur favori, le Führer-Chancelier, mais nous nous doutons de ce qu'il prépare quelque coup dirigé contre la Tchécoslovaquie. Il n'en fait pas de mystère, cela se discute à la Chambre des Communes et dans la presse parisienne. Nous ignorons pourtant la date et l'aspect de cette intervention. En grandes lignes, nous pouvons tracer néanmoins l'évolution ultérieure du problème tchécoslovaque. Un beau jour, les Allemands des Sudètes et les partis nationaux coalisés de la Slovaquie demanderont, d'un commun accord, après entente préalable, l'autonomie complète de leurs provinces. La réponse sur laquelle les Tchèques ne se sont pas encore prononcés définitivement, l'accueil que ces exigences trouveront auprès du gouvernement de Prague, apporteront — ou bien des pourparlers entre les minorités nationales

et les Tchèques, puis la transformation de l'Etat unitaire en trois parties pratiquement indépendantes et dont le territoire allemand gravitera vers le Reich alors que la Slovaquie subira l'attrait de la — Hongrie ou bien MM. Bénès et Hodja se fieront à des promesses venues de Paris et de Moscou et ils escompteront l'entrée en guerre des Britanniques. Dans cette hypothèse, ils opposeront aux minorités une fin de non-recevoir cachée sous des fleurs de rhétorique et ce pourrait être la guerre européenne.

La guerre européenne? Nous hésitons à envisager cette horreur et, pour être sincères, nous n'y croyons pas. Nous supposons plutôt que les dirigeants tchèques feront une dernière fois fausse route, qu'ils ne comprendront pas les leçons de Berchtesgaden et de Kaunas, mais qu'ils compteront sur une aide qui se fera attendre jusqu'aux calendes grecques. Le Reich et ses alliés seront soucieux de respecter soigneusement le droit des gens et la chicane juridique. Ils agiront de manière à ne pas obliger la France d'obéir au *casus fœderis* des traités avec la Tchécoslovaquie. Un acte révolutionnaire des minorités allemande, slovaque et magyare demeurerait, pour la forme, une affaire tchécoslovaque purement intérieure. La France justifierait difficilement son intervention armée si les « insurgés » demandaient un plébiscite qui, soit dit entre parenthèses, donnerait des chiffres de 99 à 100 % en faveur de la séparation. La Grande-Bretagne ne bougera pas. Enfin « le Ciel est haut et le Tsar rouge est (aussi) loin » que l'était jadis son prédécesseur, le Tsar blanc.

Souhaitons, dans ces conditions, que les Tchèques ne persistent pas dans de vaines illusions et qu'ils s'épargnent un désenchantement qui pourrait être sanglant et qui certes se terminerait par une catastrophe. Le seul chemin de salut, ce serait la transformation de l'Etat centraliste en une sorte de seconde Suisse et hélas! l'acceptation de cette réalité très palpable, l'hégémonie germano-italienne dans cette *Zwischeneuropa* qui s'étend de la Baltique à la mer Egée.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

La malédiction de l'or⁽¹⁾

Suter a 45 ans. Il a tout bravé, tout risqué, tout osé, et c'est du sommet de cet apogée qu'il est précipité, ruiné par la découverte fortuite de mines d'or sur ses terres. Les plus riches mines du monde. Les plus grosses pépites. Ici, je vais laisser la parole à Johann-August Suter. Son récit a été copié avec infiniment de piété par Blaise Condrars, dans un gros cahier à couverture en parchemin et qui porte des traces de feu. L'encre a pâli, le papier a jauni, l'orthographe est incertaine. Suter se borne à raconter les événements, à énumérer les faits tels qu'ils se sont passés, sans une plainte, sans une révolte. Il reste toujours en deçà de la réalité (2).

« J'avais encore besoin d'une scierie — écrit-il — car il manquait des planches pour mon grand moulin à vapeur en construction, dont la chaudière et la machinerie venaient enfin d'arriver. Vers le milieu du mois de janvier 1838 j'avais envoyé Mr. Marshall, mon charpentier, à Coloma, à 18 heures du Fort, pour y établir ma nouvelle scierie. Par un après-midi pluvieux j'étais assis dans ma chambre, en train d'écrire une longue lettre à un vieil ami de Lucerne. Tout à coup, Mr. Marshall fit irruption dans la pièce. Il était trempé. Je fus surpris de le voir déjà de retour, car je venais justement d'envoyer à Coloma un wagon chargé de

vivres et de ferrailles. Il me dit qu'il avait quelque chose de très important à me communiquer, qu'il désirait me le dire tout à fait secrètement et me demandait de le mener dans un endroit isolé, loin de tout indiscret qui pourrait nous surprendre. Nous montâmes à l'étage supérieur; il insista tant que nous nous enfermâmes dans une chambre, bien qu'il n'y eut personne d'autre à la maison que le comptable, en bas, dans son bureau. Il manquait encore quelque chose à Marshall; je redescendis et je crois bien que j'allai lui chercher un verre d'eau, mais en rentrant j'oubliai de refermer la porte à clef. Marshall venait justement de sortir un bout de chiffon de sa poche et était en train de me montrer une espèce de métal jaunâtre, quand mon comptable pénétra dans la pièce pour me demander un renseignement. Marshall dissimula rapidement le métal dans sa poche! Le comptable s'excusa de nous avoir dérangés et sortit. Ceci avait eu le don de mettre Marshall hors de lui et j'eus toutes les peines du monde à le calmer et à le convaincre que le comptable était entré pour affaires et non pour nous surprendre. Cette fois-ci nous verrouillâmes la porte et poussâmes une armoire devant. Marshall ressortit son métal. Il y avait plusieurs petits grains de 4 onces chacun. Il me raconta qu'il avait dit aux ouvriers de Coloma que c'était peut-être de l'or, mais tout le monde s'était moqué de lui et l'avait traité d'idiot. J'essayai le métal à l'eau régale — puis je lus tout le long article sur l'Or, dans l'*Encyclopédie américaine*. Là-dessus je déclarai à Marshall que son métal était de l'or, de l'or pur, de l'or en barre.

» Le pauvre garçon était comme fou. Il voulait remonter immédiatement à cheval, repartir pour Coloma et me suppliait de l'accompagner dare-dare. Je lui fis remarquer qu'il faisait déjà sombre et lui dis qu'il ferait mieux de passer la nuit au Fort. Je lui promis de l'accompagner le lendemain matin; mais il ne voulut rien entendre et partit ventre à terre en me criant : « Venez » demain, de bonne heure. » Il pleuvait à torrents et Marshall n'avait même pas voulu manger un morceau. Je rentrai dans ma chambre.

» Cette découverte de l'or dans le ruisseau, dans les fondations de ma scierie ne me laissait pas indifférent.

» Je ne pus dormir de la nuit : je me représentais toutes les suites terribles et les répercussions fatales que cette découverte pouvait avoir pour moi, mais je n'imaginai tout de même pas la ruine de la Nouvelle-Helvétie. Le lendemain, accompagné de quelques-uns de mes soldats et d'un cowboy, je partis à 7 heures.

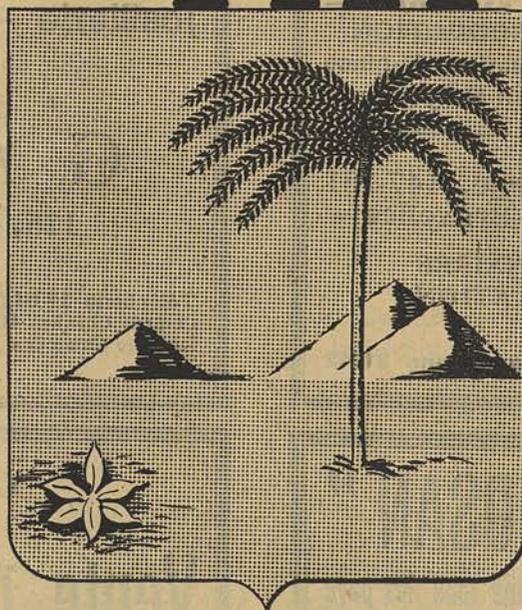
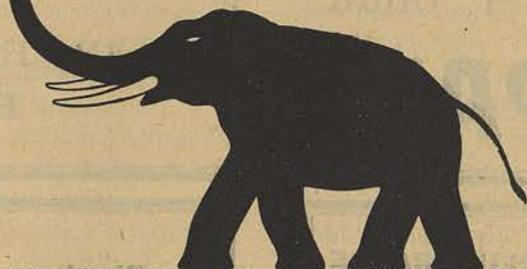
» Nous montions la route en lacets qui mène à Coloma, lorsque nous rencontrâmes un cheval sans cavalier. Un peu plus haut, Marshall sortit du sous-bois. Il avait été arrêté par l'orage et n'avait pu continuer plus avant dans la nuit. Quoique transi et mourant de faim, son exaltation de la veille n'était pas tombée. Nous continuâmes la montée et arrivâmes bientôt dans ce fameux Eldorado. Le temps s'était un peu découvert. Dans la soirée, après avoir fait un tour sur les rives du canal, je fis fonctionner les écluses; instantanément il se vida et nous descendîmes alors dans son lit à la recherche de l'or. Nous trouvâmes beaucoup de petites parcelles et j'en fis plus tard une bague chevalière à l'intérieur de laquelle je fis graver l'inscription suivante : « *Le premier or découvert en janvier 1848.* » Trois crosses d'évêque, la crosse bâloise et mon nom Suter.

» Le lendemain je visitai Coloma dans toute son étendue, puis je rassemblai tout mon monde. Je fis comprendre aux hommes qu'il était nécessaire de garder cette découverte secrète pendant cinq ou six semaines encore. Quand j'eus leur parole d'honneur, je redescendis à l'Ermitage. J'étais malheureux et ne savais comment me tirer de cette maudite découverte d'or, car j'étais sûr qu'une telle affaire ne pouvait rester longtemps secrète. »

(1) Voir la *Revue Catholique* du 25 mars.

(2) BLAISE CONDRARS, *L'or*, J. Ferenczi et Fils, éd., Paris.

ÔTE D'OR



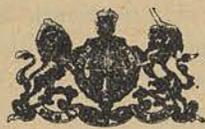
1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

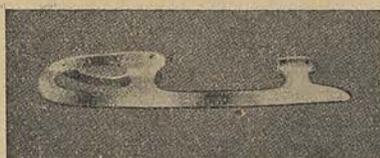


Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



LA PLUS GRANDE
PRODUCTION
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067

Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

A HUY (Belgique)

GROUPEMENT

POUR LA

**Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.**

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES **Tél. 37.28.35**

Suter voyait juste et ses prévisions devaient se réaliser beaucoup plus tôt qu'il ne pensait. Deux semaines après la découverte, l'affaire s'ébruita, et ce fut le commencement de la ruine, de la lente agonie de cet homme. Ses ouvriers commencèrent à se sauver et il resta bientôt seul au Fort avec quelques mécaniciens demeurés fidèlement à leurs postes et huit invalides.

C'était maintenant, sous ses fenêtres, un défilé ininterrompu. Tout ce qui pouvait marcher montait de San-Francisco et des autres villages de la côte. Puis, après un arrêt de quelques jours, le flot humain reprit, et ce fut la ruée que plus rien n'interrompt pendant des années.

Le malheur de Suter commençait. Ses moulins étaient arrêtés; les fermes, les cultures, les transports étaient abandonnés. Les Canaques et les Indiens se sauvèrent avec leurs enfants; ils ramassaient tous de l'or qu'ils échangeaient contre de l'eau-de-vie. Les blés pourrissaient sur pied dans les étables, les vaches beuglaient à la mort. Tout le monde jusqu'au dernier domestique de ferme avait déserté pour l'or. Même les hommes de confiance que Suter avait si bien organisés en brigade s'enfuirent. Il n'y avait rien à faire. Quelques hommes revinrent supplier Suter de partir avec eux, de monter à Coloma. Finalement il accepta, fit charger des marchandises et des vivres sur des wagons, et, accompagné d'un commis, d'une centaine d'Indiens et de cinquante Canaques, il alla établir son camp de laveur d'or dans la montagne, sur les rives du torrent qui, aujourd'hui encore, porte son nom.

Bientôt des quantités de gens sans aveu s'abattirent sur la région; ils établirent des distilleries, vendant leur infernale marchandise contre de l'or, si bien que bientôt tous les hommes qui se trouvaient sous les ordres de Suter furent incapables de fournir le moindre travail, buvant et jouant leur solde ou l'or amassés, ivres-morts les trois quarts du temps...

Du sommet des montagnes où il s'était retiré, Suter voyait tout l'immense pays qu'il avait fertilisé livré au pillage et aux incendies. Le bruit des coups de feu, le brouhaha des foules en marche montaient jusqu'à lui. Au fond de la baie, il voyait s'édifier une ville inconnue, San-Francisco, qui grandissait à vue d'œil; et au large, la mer était couverte de navires. Suter redescendit au Fort; il licencia ceux qui s'étaient sauvés et qui ne voulaient pas l'accompagner. Il résilia tous les contrats, régla tous les comptes.

Il était ruiné.

Il nomma un administrateur de ses biens, et sans même jeter un regard en arrière sur cette tourbe d'écumeurs maintenant installée dans ses domaines, il partit. Dans cette immense détresse soudain abattue sur lui, un besoin le prend de penser à autre chose, d'attacher ses idées à d'autres préoccupations que celles de l'or maudit. Et c'est encore un des côtés typiques du caractère de cet homme qui lutte toujours, sous une forme ou une autre: il part pour les coteaux de la rivière Plume, voir si ses raisins sont mûrs. Dans la solitude et la paix de ces vignobles, à la plantation desquels il a travaillé de ses mains, au milieu de ses hommes, Suter songe douloureusement que s'il avait pu suivre jusqu'au bout ses plans de colonisation, il aurait été en très peu de temps l'homme le plus riche du monde. Pendant quatorze ans il lutta avec une énergie sans cesse renouvelée, et au moment où sa famille va enfin pouvoir le rejoindre, au moment où il croit toucher enfin au but, au sommet de la gloire et de la puissance, Suter voit se dresser en travers de sa route ce paradoxe monstrueux: la découverte de l'or dans ses domaines l'a ruiné d'un seul coup.

San-Francisco — la Californie — Suter!

Ces trois noms faisaient le tour du monde; on les connaissait partout, jusque dans les villages les plus reculés.

De tous les points du globe partaient maintenant des soli-

taires, des corporations, des sectes, des bandes organisées, vers la terre promise où il suffisait de se baisser pour ramasser de l'or par monceaux, des perles, des diamants: tous convergeaient vers l'Eldorado.

En dix ans San-Francisco était devenu une des plus grandes capitales du monde. Pour la moindre bourgade, le terrain à bâtir se vendait au même prix qu'à Londres ou à New-York. Les villages poussaient comme des champignons; le nom de la Nouvelle-Helvétie disparaît; on donne des noms nouveaux à la contrée dont Suter avait fait un des plus riches Etats de l'Amérique du Nord, et bien que Suterville, Suterscreek, Suterscountry portent son nom, pour Suter même, loin d'être un hommage, ces noms ne signifient rien, sinon la ruine de son établissement et le malheur de sa vie.

Il assiste impassible à la prise en possession et au partage de ses terres. On établit des titres de propriété. Un nouveau cadastre s'enregistre. Les derniers arrivants sont accompagnés d'hommes de loi. Depuis la fin du mois de décembre 1849, M^{me} Suter, avec ses trois grands fils et sa jeune fille, fait route pour rejoindre son mari. Elle a été longue à se décider; une lettre datée de la Nouvelle-Helvétie fin décembre 1847 l'appelle en Californie. Si Anna Suter entreprend aujourd'hui ce voyage, c'est grâce à son père, le vieux pasteur de Grenzach, qui l'a poussée, au nom de la charité chrétienne et pour l'honneur de ses enfants, à rejoindre son mari. Elle est munie d'une forte somme qu'il lui a envoyée et elle s'embarque au Havre, avec ses enfants, sur un bateau à aubes: *La Ville de Brest*.

M^{me} Anna Suter est une grande femme brune qui cache son excès de douceur sous une apparente sévérité. Elle porte au cou dans un médaillon d'or, un daguerréotype de Johann-August, alors son fiancé.

Aujourd'hui, dix-huit ans après le départ de son mari, elle est rassurée, elle sait que Johann-August Suter est un homme honorablement connu et accrédité dans les plus grandes banques d'Europe et qu'il est un des plus gros colons d'Amérique, le propriétaire d'un domaine plus grand que le canton de Bâle, le fondateur d'un nouveau pays, le fertilisateur d'une contrée, quelque chose comme Guillaume Tell, car elle ne réalise pas au juste ce que c'est que la Nouvelle-Helvétie et elle a entendu parler de guerres et de batailles. Mais qu'importent son effroi et son tremblement secrets: elle a pu payer toutes les anciennes dettes de son mari et faire annuler le jugement infamant d'autrefois. Maintenant son devoir l'appelle là-bas; elle y va. La traversée se fait en quarante et un jours. Il y a onze hommes d'équipage et cent vingt-neuf passagers qui aident à la manœuvre. M^{me} Suter et sa fille sont les seules femmes à bord.

Enfin, la voici à Orléans, tête de ligne du petit chemin de fer de Panama; les foules américaines le prennent d'assaut et les wagons sont bondés d'aventuriers de toutes nationalités; on voyage sous un ciel de plomb; le soleil est comme une pêche fondante. Anna Suter tient sa fille étroitement enlacée; ses trois fils se penchent aux portières pour voir les bêtes venimeuses dans les marais. Un Allemand et un Danois, qui reviennent du Nord, racontent ce qu'ils savent du grand capitaine Suter. C'est un roi, c'est un empereur. Il est monté sur un cheval blanc. La selle est d'or, le mors est d'or et aussi les étriers et les éperons, même les fers de son cheval. C'est toujours fête et l'on boit de l'eau-de-vie toute la journée. Anna Suter s'évanouit: son cœur a cessé de battre...

* * *

Arrivée à Panama, elle a une mèche de cheveux blancs. Puis c'est la traversée sur un voilier, de Panama à San-Francisco. Les membres de l'équipage sont d'affreux Canaques qui font

peur. Ils sont horriblement maltraités. Le patron, un Anglais, coupe le pouce de l'un d'eux pour bourrer sa pipe. Les passagers sont tellement excités par l'approche du pays de l'or qu'ils se chamaillent pour un rien et jouent facilement du couteau.

Anna Suter est prise d'un tremblement nerveux qui ne la quittera plus. Arrivée à San-Francisco, elle apprend que la Nouvelle-Helvétie n'existe plus et que Suter a disparu. Mais Anna Suter ne se lamente pas longtemps sous le coup de cette nouvelle. Des renseignements sûrs lui ont été fournis dans la ville par des hommes qui reviennent de Coloma. Sous un soleil de feu, une petite troupe conduite par un vieux Mexicain monta au Fort-Suter. Trois jeunes gens et une jeune fille à cheval escortent une litière portée par des mulets. Ce voyage a épuisé Anna Suter, elle grelotte de froid, son tremblement ne cesse pas, ses yeux sont vitreux, ses cheveux ont encore blanchi.

La caravane a traversé tout le jour les cultures abandonnées de l'Ermitage. Depuis le départ de Fort-Suter, on n'a rencontré âme qui vive. Ce beau domaine, envahi par les herbes et une végétation forestière, est plus tragique que la brousse des montagnes.

Maintenant on découvre la gentilhommière silencieuse. La petite troupe fait halte. Un chien hurle, lugubrement. Le cortège avance jusque dans la cour où l'on décharge la litière.

— Maman! Maman! — crient les jeunes gens — regarde! Papa va venir!...

Anna Suter ouvre les yeux. Elle regarde cette végétation folle et cette grande maison qu'elle ne connaît pas.

Un homme sort de la maison, un grand vieillard. Anna Suter s'est à moitié redressée. Elle a un cri: « Johann ». Immédiatement après elle râle; dans son pauvre cerveau de pauvre femme tout tourne. Le destin a attendu ce moment-là pour frapper, et elle expire dans les bras de son mari.

Le Père Gabriel, missionnaire n'appartenant à aucun ordre, protecteur des Indiens, est venu passer quelques jours à l'Ermitage, pour enterrer pieusement Anna Suter. Compatriote de Suter, c'est un homme rude, qui ne sait ni lire ni écrire, mais sa parole est fameuse dans les tribus; il vit au milieu des Sioux, Osages, Comanches, Pieds-Noirs, Serpents, qui l'écoutent comme un oracle. Il voyage toujours à pied. Au moment de le quitter, il prend Suter par les épaules, le regarde au fond des yeux: « Capitaine, le destin t'a durement frappé. Ta femme n'est plus. Un pan de l'histoire du monde s'est abattu sur tes épaules, mais tu es toujours debout sur les ruines de ta puissance. Relève la tête, regarde autour de toi. Une vie nouvelle s'établit dans cette contrée. Tu dois donner l'exemple: courage, vieux pionnier, ce pays est ta véritable patrie. Recommence. »

Et Suter s'est remis à l'ouvrage. Ce n'est pas pour lui, c'est pour ses enfants. Il construit la ferme de Burgdorf pour son fils Victor, celle de Grenzach pour son fils Arthur. Mina, sa fille, aura l'Hermitage. Quant à Emile, son fils aîné, il l'a envoyé dans l'Est pour étudier le droit.

Le Père Gabriel fournit la main-d'œuvre nécessaire à cette construction: des équipes d'Indiens et de Canaques que sa parole écoutée sait arracher aux distillateurs et aux mines d'or. Tout est à refaire! l'Ermitage est maintenant un centre de tempérance pour les sauvages et les insulaires. L'alcool est rigoureusement interdit. Et la prospérité renaît; tout un peuple travaille maintenant autour de Suter. Mais cette prospérité ne durera pas longtemps. Suter ne peut oublier le coup qui l'a frappé. Il est en proie à une sombre terreur. Il s'éloigne de plus en plus des travaux de la ferme et cette nouvelle mise en train n'absorbe plus comme autrefois ses facultés. Tout cela ne l'intéresse guère et ses enfants peuvent très bien suffire et réussir en suivant ses indications. Lui est en proie maintenant à une

exaltation mystique; il se plonge dans la lecture de l'Apocalypse. Il se pose une foule de questions auxquelles il ne sait comment répondre. Il croit avoir été toute sa vie un instrument entre les mains du Tout-Puissant. Il cherche à deviner dans quel but, et pour quelle raison, et il a peur.

Lui, l'homme d'action par excellence, lui qui n'a jamais hésité, qui s'est toujours lancé avec bravoure en avant, il hésite maintenant. Il devient renfermé, méfiant, sournois, avare, bourré de scrupules. La découverte des mines d'or l'a blanchi, barbe et cheveux. Aujourd'hui l'inquiétude secrète le ronge, courbe cette grande taille de chef. Il a vêtu une longue robe de laine et porte un petit bonnet en peau de castor. Sa parole devient incertaine, ses yeux sont fuyants. La nuit il ne dort pas... L'Or le hante, l'Or l'a ruiné... Il ne comprend pas... Tout cet or extrait depuis quatre ans et tout l'or qu'on extraira encore lui appartient!... On l'a volé! Il cherche d'en estimer mentalement la valeur, de formuler un chiffre: 100 millions de dollars? Un milliard? Tout tourne dans sa pauvre tête à la pensée qu'il n'en aura jamais un sou. Cette injustice lui broie le cerveau. Toutes ces villes, tous ces villages lui appartiennent pourtant. « Et toutes ces plantations, ces cultures, ces troupeaux, toutes ces plaines, toutes ces forêts, tout cela est à moi pourtant, songe-t-il... Mais tout s'est fracassé entre mes mains: biens, fortune, bonheur, la Nouvelle-Helvétie et Anna, cette pauvre femme. Est-ce possible? Qu'ai-je fait et que puis-je faire?... »

Suter cherche une aide, un appui autour de lui; mais tout se dérobo au point qu'il croit par moment ses maux imaginaires. Il a d'étranges retours sur lui-même. Il est victime d'un mirage. Il se tourne de plus en plus vers sa lointaine petite patrie; il songe à ce coin paisible qu'est la Suisse, au milieu de la vieille Europe, à ce coin tranquille où tout est calme, réglé, à sa place. Tout y est bien ordonné: les ponts, les canaux, les routes. Les maisons sont debout depuis toujours. La vie des habitants est sans histoire; on y travaille; on y est heureux. Il revoit Rühnenberg comme une image. Il pense au gamin auquel il a donné son dernier thaler, à la fontaine dans laquelle il a craché sa colère et sa révolte. Il voudrait y retourner et mourir... La réalité dont il est prisonnier lui échappe. Il ne saisit plus le sens de cet écrasement dont il est entouré de toutes parts et qui l'étouffe implacablement. Il croit que la bête de l'Apocalypse rôde maintenant dans son domaine, que tout autour de lui, bêtes et gens, est maudit. Les Mormons, qui furent ses premiers collaborateurs, sont partis eux aussi avec des chariots remplis d'or, et sont allés construire une ville au bord du lac Salé où ils vivent maintenant dans la débauche et l'ivresse, car ils ont planté des vignes, ce qu'ils ont appris chez Suter, où beaucoup d'entre eux travaillaient avant la découverte de l'or; ils étaient alors sérieux, laborieux, mais maintenant ils semblent maudits, eux aussi. Et Suter se demande s'il est responsable de tout cela, et par moment il le croit. Malgré tout, Suter n'abandonne pas encore la partie. Il songe à se défendre. Il sait qu'il devra entamer des procès contre des dizaines de mille de particuliers qui ont envahi son immense domaine, contre des centaines de communes, contre le gouvernement de l'Etat de Californie et le gouvernement de Washington. S'il commence à procéder, ce n'est pas un pays nouveau qu'il vient conquérir comme lorsqu'il a débarqué pour la première fois et seul sur les sables du Pacifique, mais c'est le monde entier qu'il aura contre lui et il faudra qu'il lutte pendant des années et des années encore. Il se sent devenir vieux et c'est tout cela qui l'a fait penser à envoyer son fils aîné Emile étudier le droit, afin que connaissant mieux que personne toute cette immense affaire de l'Or, il puisse faire valoir tant de légitimes revendications. Trois ans se passent encore, et enfin Suter se décide à commencer le procès. Son procès. Un procès qui révolutionna toute la Californie et qui faillit mettre en jeu l'exis-

tence même de ce nouvel Etat. Tout le monde se passionne, tout le monde est directement intéressé à ce procès, le plus formidable qu'aient jamais compté les annales judiciaires. Suter revendique la propriété exclusive des terrains sur lesquels se sont édifiées des villes comme San-Francisco, Venecia, Sacramento, Fairfield Suterville, Rivovista.

Il a fait estimer ces terrains par une commission d'experts et réclame 200 millions de dollars. Il poursuit 17.221 particuliers qui se sont installés dans ses plantations, les somme de vider les lieux et réclame des dommages et intérêts. Il réclame 25 millions de dollars au gouvernement californien pour s'être approprié indûment les routes, voies et canaux, appontements que lui Suter a construits et que en dépit de tout droit, ce gouvernement a mis à la disposition du public. Il réclame une indemnité de 50 millions de dollars au gouvernement de Washington qui n'a pas su maintenir l'ordre public au moment de la découverte de l'or, ni endiguer cette gigantesque ruée, ni maîtriser les troupes fédérales, qu'il envoyait dans la région et qui, désertant par bandes, se trouvèrent être le principal élément de désordre et parmi les plus hardis pillards, ni prendre des mesures opportunes pour encaisser ce qui revenait à l'Etat et à lui, Suter, de la production des mines.

Son fils aîné s'occupe exclusivement de cette monstrueuse affaire. Il s'est entouré des plus éminents juristes de l'Union. Une nuée d'avoués, de scribes l'entoure dans ses bureaux installés en plein San-Francisco. Tout le monde est royalement payé. Et le vieux Suter pour payer tout cela s'est remis au travail. Pas une seule fois il n'a mis les pieds à San-Francisco. Il reste sur ses terres, et il a retrouvé toute son énergie et toute son activité d'autrefois. Il met en branle toutes ses facultés et fait flèche de tout bois, car il faut de l'argent et encore de l'argent, de plus en plus d'argent pour payer toute cette paperasserie. Les villes se défendent. San-Francisco, Venecia, Sacramento, les plus petites communes nomment et appointent des avocats-conseils à vie, uniquement pour s'occuper de cette seule affaire et pour s'opposer de toutes leurs forces et à tout prix aux revendications de Suter. Il s'est constitué des groupes, des syndicats de particuliers qui ont remis leurs intérêts aux mains d'avocats les plus fameux qu'ils ont fait venir à prix d'or. Le juriste fait prime. On s'arrache à coups de milliers de dollars tout ce qui de près ou de loin touche à la basoche. Dans tout l'immense territoire des Etats-Unis on ne trouve plus un seul avocat sans cause, ni un seul homme de loi qui bat la dèche dans les bars. Avoués, notaires, huissiers, commis stagiaires, scribouillards se ruent en Californie où ils s'abattent pêle-mêle avec les chercheurs d'or internationaux dont l'afflux ne cesse d'envahir les domaines de Suter.

* * *

Et le procès de déroule à San-Francisco, la ville maudite que Suter n'a pas encore vue. Quatre années se passent pendant lesquelles cette gigantesque affaire suit son cours devant les tribunaux, et Suter arrive à pourvoir aux frais insensés de son procès! Toutes ses entreprises connaissent à nouveau la prospérité. Ses métairies de Burgdorf, de Grenzach fournissent San-Francisco en lait, beurre, fromage, œufs, poulets, viande de boucherie et légumes. A l'Ermitage il inaugure l'industrie des conserves de fruits. Il a retrouvé sa prodigieuse activité. Il monte une fabrique de clous, une autre de crayons. Il installe une fabrique de papier. Il recommence ses acréages de coton et songe à monter une filature. Les habitants du pays, qui lui doivent déjà tout, suivent avec terreur les progrès de cette nouvelle fortune et la montée de cette puissance menaçante. Suter est impopulaire, Suter est haï, mais il n'en a cure. On ne peut se

passer de ses produits et il pressure le monde tant qu'il peut. Il songe avec une espèce de sombre joie féroce : « Ils rendront gorge, ils rendront gorge ces sales bougres et ce sont eux-mêmes qui paieront les frais de mon procès. » Cependant, par une étrange contradiction, cet homme qui a de si prodigieux besoins d'argent ne distille pas d'alcool, ne lave pas d'or. C'est à l'eau-de-vie qu'il en veut et non pas au vin dont l'énorme quantité consommée dans le pays provient exclusivement de ses vignobles. Quant aux chercheurs d'or qui s'égarèrent maintenant chez lui, il les fait abattre impitoyablement : ils sont maudits.

Cependant, malgré sa folle énergie, il reste au fond de l'âme de Suter une grande crainte, et, devant Dieu, il n'est pas trop sûr de ses droits...

Vers la fin de la quatrième année ses adversaires lui portent un coup terrible. Les bureaux de son fils Emile sont incendiés et toute la racaille de San-Francisco danse autour du foyer comme autour d'un feu de joie. Le pays entier jubile en pensant que les principales pièces du procès sont anéanties. Apparemment Johann-August Suter reçoit ce coup sans broncher, mais s'il redouble d'industrie et s'il ordonne d'activer le procès, il sent au plus secret de lui-même ses forces fléchir et son inquiétude grandir. C'est encore un coup du Tout-Puissant. Il n'a plus la force de se plaindre, il ne proteste pas, mais il n'a plus la force de se résigner et, quoique se sentant plier sous le poids du Destin, il continue à lutter.

Le 9 septembre 1854 le peuple de Californie entier est soulevé d'enthousiasme. On célèbre le quatrième anniversaire de l'entrée de la Californie dans l'Union Nord-Américaine et le cinquième anniversaire de la fondation de San-Francisco, la ville maudite, qu'un tremblement de terre formidable devait détruire en 1906.

Et ce peuple versatile, qui pendant des années a poursuivi Suter d'une haine sauvage, est maintenant aux pieds de cet homme. Des comités se sont constitués, des délégations de colons, de planteurs, de chercheurs d'or, de soldats, de marins se rendent en foule à l'Ermitage, acclament Suter sous ses fenêtres, l'invitent, le font prisonnier et le ramènent triomphalement à San-Francisco. Sur sa route on salue partout le vieux pionnier, l'Ancêtre, comme on l'appelle maintenant à cause de sa barbe et de ses cheveux de neige et de son visage austère que le malheur et la connaissance de ses semblables ont creusé. Toute la population de la ville s'est portée à sa rencontre. Le canon tonne, les cloches sonnent, les chœurs célèbrent son apothéose. Des grappes humaines sont suspendues dans le vide; les hommes agitent leurs chapeaux, les femmes leurs mouchoirs en faisant pleuvoir des bouquets de fleurs des balcons.

A l'hôtel de ville, le maire, entouré des plus hauts fonctionnaires fédéraux et de l'Etat, remet solennellement à Johann-August Suter son diplôme de général.

Puis c'est le défilé en ville. C'est la plus grande fête qui ait jamais été célébrée sur les rives du Pacifique. Tous les yeux sont fixés sur ce grand vieillard qui chevauche en tête des troupes. Johann-August Suter monte un grand cheval blanc. Il tient à la main un bâton de général. Derrière lui viennent ses trois fils, puis le 1^{er} régiment californien, puis l'artillerie montée et la cavalerie légère. Le général August-Johann Suter défile dans les rues de San-Francisco à la tête des troupes. Il est sanglé dans une redingote noire qui lui est trop étroite et dont les longs pans flottent sur la croupe de sa monture. Il porte un pantalon à carreaux et de grosses bottes à soufflets. Un feutre à larges bords couvre ses cheveux blancs. Il traverse ainsi la ville en proie à une étrange émotion. Ces ovations, ces cris, ces fleurs qu'on lui jette, ces foules qui l'acclament, ces édifices, ces premiers palais, ces rues, tout cela lui paraît irréel. Il y a six ans qu'il vivait encore au milieu des sauvages, entouré de ses Indiens et de ses

Canaques des îles. Il croit rêver. Il ferme les yeux; il ne veut plus rien voir, plus rien entendre. Il se laisse mener, et le cortège l'entraîne au *Metropolitan Theater*, où un banquet monstre l'attend et une cinquantaine de discours. Au milieu de cette immense assemblée, Suter est assis. Les discours se succèdent. Des tonnerres d'applaudissements ébranlent les voûtes de l'immense salle de spectacle; dix mille voix clament son nom.

Suter n'entend pas. Il pense à sa femme morte dans ses bras; il a un étrange goût de cendres dans la bouche. Il joue nerveusement avec l'anneau qu'il porte au doigt, le tourne, le change de doigt et se répète à mi-voix l'inscription qu'il y a fait graver : *Le premier or — découvert en janvier 1848*. Le début de l'année 1855 marque un nouveau triomphe pour Johann-August Suter. Le 15 mars, le plus haut magistrat de Californie, le juge Thomson, rend sa sentence dans l'affaire Suter. Il reconnaît le bien-fondé de la demande de Suter; il reconnaît en outre, comme légales et inviolables, les donations faites par les gouverneurs mexicains et déclare que tous ces immenses territoires sur lesquels se sont édifiés tant de villes, de nombreux villages sont la propriété indiscutable, intangible et personnelle de Johann-August Suter. San-Francisco, Venecia, Sacramento, Fairfield, etc. deviennent donc le bien propre du demandeur. Cette sentence et les attendus de ce jugement forment un petit volume de plus de 200 pages.

Suter était en train de lire une brochure sur l'élevage du ver à soie lorsqu'on lui apporte à l'Ermitage la première nouvelle de la sentence.

Immédiatement il saute sur sa redingote qu'il brosse lui-même à tour de bras. Ce jugement est en somme dirigé contre le gouvernement de Washington; il s'agit d'en obtenir rapidement confirmation de la plus haute Cour fédérale. Il n'y a pas une minute à perdre. Par une sorte d'amour-propre enfantin, Suter, dont le fils aîné Emile a si bien travaillé en cette affaire, tient à arriver à Washington avant le courrier officiel porteur de la sentence. Il se présentera personnellement à la Cour. Le voilà prêt; il boucle le lourd ceinturon de son revolver, met son grand chapeau de feutre, se regarde dans la glace : il est heureux. On lui a rendu justice! Et il sourit, peut-être pour la première fois de sa vie...

Il éclate de rire en pensant au beau tour qu'il va jouer au courrier officiel en arrivant en trombe avant lui à Washington où il se présentera à cheval, escorté de trois de ses plus beaux Indiens, et apportera lui-même la grande nouvelle. Dans sa hâte, il ne prévient même pas ses fils et ce n'est qu'en montant en selle, alors que ses trois Indiens caracolent autour de lui, tant les chevaux sont nerveux qu'il crie à Mina, sa fille : « Dis aux garçons que je vais à Washington, dis-leur que nous avons gagné; l'affaire est finie. Préviens-les. Au revoir, ma belle, à bientôt! »

Et il s'élance au galop sur le sentier de la Sierra suivi de ses trois Indiens. Johann-A. Suter abandonne tout. Il tient sa sentence!

La petite troupe a galopé toute la journée, et toute la nuit, et toute la journée suivante. C'est à peine si on a laissé souffler les bêtes. La deuxième nuit, sur les trois heures du matin, Suter et ses Indiens débouchent dans les grandes forêts et atteignent le poste de la Mission que le Père Gabriel a édifié à l'entrée du col. La nuit est toute noire. Il n'y a pas une étoile. De lourds nuages franchissent la crête de la Sierra. Hommes et chevaux sont fourbus. Le Père Gabriel est debout sur le bord d'une terrasse de pierre qui était une petite chapelle. Des Indiens, hommes, femmes, enfants, l'entourent. Tous regardent dans la même direction. L'horizon nord-ouest est embrasé. Une grande lueur envahi le ciel lourd et bas.

— Dieu soit loué, — s'écrie le Père Gabriel en dialecte suisse-allemand. — C'est toi capitaine?

— Général! Général!. Ils m'ont bombardé général; main-

tenant c'est fini, j'ai gagné! J'ai gagné mon procès, l'affaire est dans le sac et je vais à Washington faire enregistrer le jugement. Le pays est à nous! Nous allons pouvoir travailler, tout va marcher droit! Ah! les sales bougres m'ont assez fait souffrir.

— Dieu soit loué — reprend le Père Gabriel — j'étais inquiet pour toi. Regarde cette grande lueur là-bas.

— Suter regarde. Là-bas, tout là-bas, le ciel est rouge, l'horizon flambe. Ce n'est pas un incendie de forêt, car c'est tout là-bas dans la plaine; ce n'est pas la Prairie qui brûle, on n'est pas en été. Cette direction en plein nord-ouest. Il n'y a pas de doute : c'est l'Ermitage! Ah! les salauds! Suter enfourche son cheval, tourne bride et rentre ventre à terre à la maison, car voici ce qui s'était passé : la sentence prononcée par le juge Thomson était à peine connue dans San-Francisco qu'elle ameuta la ville entière. Des groupes se forment au coin des rues, les bars sont envahis par une foule de buveurs vociférant. Des discussions violentes éclatent. Des orateurs s'improvisent. Des distillateurs offrent à boire gratuitement, défoncent des tonneaux d'eau-de-vie sur les marchés et les places publiques. L'attitude de la foule devient menaçante. Suter a trop d'ennemis. Des émissaires de la partie adverse excitent la population et tous les hommes de loi qui avaient partie liée contre lui provoquent des rassemblements et des bagarres. Des meetings se tiennent dans tous les quartiers; toute la tourbe, toute la lie de la population est déchaînée. Le soir, des émeutes éclatent dans San-Francisco. On incendie le Palais de Justice, on démolit le greffe, on détruit les archives, on prend les prisons d'assaut. La populace veut lyncher le juge Thomson. Le lendemain tout le pays est en révolution et aussitôt les bandes s'organisent.

Les autorités débordées sont impuissantes. Ce peuple qui venait à peine d'acclamer le général Suter, qui était venu le chercher, qui l'avait porté en triomphe, qui lui avait fait une réception, une apothéose uniques dans l'histoire des Etats-Unis, se dirige une fois encore vers l'Ermitage; mais c'est pour l'attaquer. Ils sont une dizaine de mille et leur troupe grossit sans cesse en cours de route de toute la racaille qui surgit toujours on ne sait d'où en pareilles circonstances. Tous les hommes sont armés et des camions charrient des barils de poudre à canon et d'alcool. Le drapeau étoilé flotte sur cette multitude déchaînée et c'est aux cris de « Vive l'Amérique! Vive la Californie! » que tout est pillé, saccagé, incendié, détruit de fond en comble. L'Ermitage brûle; on fait sauter les manufactures, les usines, les scieries, les ateliers, les moulins, on ravage les vignobles, on coupe les arbres fruitiers, on perfore les canalisations d'eau, les travaux d'irrigation sont anéantis, les magnifiques troupeaux sont massacrés à coups de fusil et les Indiens, les Chinois, les Canaques que l'on peut attraper sont pendus haut et court. Tout ce qui porte l'estampille, la marque de Suter disparaît; les plantations sont dévastées. Enfin on s'attaque aux caves et aux réserves de vin. C'est une immense godaille, une beuverie monstrueuse, et la fureur destructrice; de cette foule devient enragée elle tue, elle fracasse, elle brûle, elle pille, et son acharnement est tel qu'elle abat jusqu'aux volailles par feux de salve commandés. Puis l'on monte aux fermes de Grenzach et de Burgdorf, où tout est également nivelé, massacré, réduit en cendres. On scie les écluses, on défonce les routes, on fait sauter les ponts. Ruines et cendres... Quatre jours après son départ, quand Suter revient chez lui, il ne subsiste plus rien, mais absolument plus rien de son immense entreprise. De maigres fumées montent encore des décombres où règne la pourriture des cadavres d'hommes et d'animaux. Des nuées de corbeaux à bec rouge, d'urubus, de vautours se disputent les charognes des chevaux et des bestiaux épars dans les champs.

Cette fois-ci tout est perdu. Pour toujours!... Suter contemple cet immense désastre d'un œil morne.

Sa vie, sa misère, ses privations, son énergie, sa volonté, son endurance, son travail, sa persévérance, ses espoirs, *tout a été inutile*. Ses livres, ses papiers, ses instruments, ses armes, ses outils, ses peaux d'ours et de pumas, ses fourrures, ses défenses de morses, ses fanons de baleines ses oiseaux empaillés, ses collections de papillons, ses panoplies indiennes, ses échantillons d'ambre gris, d'ambre véritable, de sable aurifère, de pierres précieuses, de minerais de toutes sortes, tout ce qu'il avait amassé dans ses territoires, tout cela ne forme plus qu'un tas de cendres chaudes.

Tout ce qu'il a de plus cher, tout ce qui représente la vie et l'orgueil d'un homme s'est envolé : cendres et fumées.

Le général Johann-August Suter, qui fut l'homme le plus riche du monde, ne possède plus rien en propre, sauf ce qu'il a sur le dos, et, dans sa poche, son *Apocalypse*. Il pleure longuement sur lui-même. Il est brisé, anéanti.

Et tout à coup, dans ce désert de cendres, il pense à ses enfants... Que sont-ils devenus?

Alors il erre dans la contrée, va de ferme en ferme, de village en village. Partout on ricane, on le nargue, on se moque de lui. Des gens l'insultent. Les enfants lui jettent des pierres.

Suter fait le gros dos, ne dit rien, encaisse tout, avanies, insultes et méchancetés. Il se sent énormément coupable. Il bredouille une prière : « Notre Père qui êtes aux Cieux. » Son désarroi est indescriptible. Il retombe en enfance. C'est un pauvre, un bien pauvre vieux...

* * *

Des mois se passent avant que sa triste errance le mène à San-Francisco, la ville maudite. Il pénètre en ville sans que personne ne le reconnaisse. Il a peur des grandes maisons qui jaillissent de partout, des rues qui s'entre-croisent, des véhicules rapides, des gens affairés et pressés qui le bousculent. Il a surtout horreur de la face humaine et craint de lever les yeux.

Le malheur s'acharne sur lui, lui colle à la peau. Il couche sur le port et mendie dans les quartiers excentriques. Il fait de longues stations sur le terrain vague où s'élevaient hier encore les bureaux de son fils, l'avocat.

Un jour il entre machinalement chez le juge Thomson. Il y trouve sa fille qui a été recueillie là; Mina est alitée, elle souffre d'un ébranlement nerveux et éprouve des difficultés à parler. On lui donne également des nouvelles de ses fils.

Victor s'est embarqué pour l'Europe et a disparu dans le naufrage du navire qui le transportait. Arthur a été tué en défendant sa ferme. Quant à Emile, l'aîné, l'avocat, celui qui avait toute l'affaire en mains, qui a fait le procès de l'or maudit, il s'est suicidé dans un bouge.

Comme Suter est complètement sourd, il se fait répéter deux fois cette pénible histoire. Quand il a enfin compris, ses lèvres remuent lentement et murmurent : « Que Ta volonté sois faite. Ainsi soit-il... » Le juge Thomson a recueilli Suter chez lui, dans sa maison de campagne. C'est là que le malheureux revient peu à peu à la vie et reprend conscience. Ses jambes sont molles. Il a énormément grossi; des mèches blanches tombent sur ses épaules voûtées. Tout le côté gauche est agité d'un léger tremblement. Il va et vient sous les grands arbres, ou reste des heures en contemplation devant la grâce fragile d'une rose à peine éclose. Il ne parle jamais à personne. Deux fois par semaine le juge Thomson vient voir le général. Thomson est un esprit juste et pondéré : seul dans l'immense territoire des Etats-Unis, il comprend et s'apitoie sur le sort de Johann-August Suter. Il saisit toute la tragédie de la vie de ce malheureux dont il a pris les intérêts en mains. Il a revu toute l'affaire et passé des nuits entières à l'étude des dossiers; il n'a rien à se reprocher :

sa sentence, il l'a rendue en pleine connaissance de cause et selon sa conscience d'homme et de haut magistrat. En toute équité il s'est prononcé selon la lettre et l'esprit de la loi. Mais aujourd'hui il comprend qu'il ne s'agit pas tant de la loi que de sauver un homme, un vieillard, une épave en train de sombrer et auquel il faut redonner la volonté de vivre. Quant il vient voir le général, il s'acharne à lui prêcher raison. En attendant, il lui fait donner tous les soins que réclame son état, et, pour la dernière fois, Suter se ressaisit. Il décide de se rendre à Washington à la Noël, dès que sa fille, fiancée à un jeune architecte suisse, Ulrich de Winkelried, sera mariée. Il veut poursuivre l'affaire jusqu'au bout, non pas pour lui, mais pour les petits-enfants que lui donnera sa fille. Et lorsque le juge Thomson lui objecte qu'il n'a plus rien et lui demande de quoi il vivra, Suter a ces paroles qui marquent bien à quel degré de détachement il est arrivé : « Dieu qui m'a tout pris pourvoira à mes besoins comme Il nourrit l'oiseau des champs. »

Et le voici à Washington. D'abord il a été assez mal reçu, grâce aux intrigues ourdies par ses ennemis. Mais depuis, tant d'années se sont passées et il y a beau temps que nombre de ses adversaires sont morts et que les fonctionnaires ont été transférés ailleurs. Aujourd'hui, personne ne sait plus au juste ce qu'il veut, ce vieux fou, vous savez bien : ce vieux général qui a fait la guerre du Mexique et qui radote au sujet de mines d'or. Il est sûrement mangé des mites, il a un gros grain dans la tête!... Et le grand jeu des bureaux est de se l'adresser de service en service, de porte en porte : on se le renvoie comme une balle. Le général connaît tous les détours du Palais de Justice, tous les escaliers des ministères; pas un huissier qui ne l'ait vu. Il va, il vient, il monte, il descend, heurte humblement à une porte, frappe à une autre. Il attend patiemment des heures sur les banquettes, dans les couloirs. Et c'est tous les jours ainsi, mais il ne désespère pas. Et cela dure des années. Pendant toutes ces années, Johann-August Suter a vécu de sa pension de général. Vécu, c'est une façon de parler, car en réalité sa pension a été mangée tous les ans par des avocats louches, des hommes d'affaires véreux, des courtiers marrons, des employés subalternes de ministères qui, tour à tour, se sont fait forts de lui faire gagner son procès. Tout l'argent qu'il peut ramasser, celui que sa fille Mina ou que le juge Thomson lui envoient à doses prudentes, la maigre dot de sa défunte femme qu'il a réussi à se faire délivrer de Suisse, tout passe aux mains de deux filous qui se sont emparés de lui et qui disparaissent un beau jour quand ils voient qu'ils ne peuvent plus rien tirer du vieux.

Et bien souvent encore, des vrais et des faux avocats viennent le trouver, se font exposer son affaire et lui font signer des tas de papiers par lesquels Suter se désiste du quart, de la moitié, des trois quarts et même de tout, en cas de succès, car, que lui importe l'argent, l'or, les terres? C'est la *Justice* qu'il veut! Un jugement, une sentence!

Les années passent. C'est la pauvreté, la misère. Il fait toutes espèces de basses besognes. Il cire les bottes, fait les courses et des commissions, lave la vaisselle dans une gargote de soldats où son titre de général et son horreur du whisky l'ont rendu populaire. En 1866 Suter se présente devant le Congrès de Washington et réclame un million de dollars comptant et la restitution de ses plantations. C'est un juif polonais qui l'a poussé à cette démarche. En 1868 Suter envoie une requête au Sénat. Il expose longuement les faits et il se contente de 500.000 dollars et de ses terres. Cette requête est l'œuvre d'un sergent voltigeur. En 1870, dans une nouvelle requête adressée au Sénat et qui a été rédigée par un nommé Bujard, un photographe vaudois, Suter ne réclame plus que 100.000 dollars. Il renonce à toute autre indemnité, fait abandon de ses terres, s'engage à quitter le territoire des Etats-Unis, à rentrer en Suisse où il

s'établira dans le canton de Vaud, ne pouvant, dit-il, après avoir été l'homme le plus riche du monde, rentrer comme un pauvre dans son canton et tomber à charge de la commune de ses pères.

En 1873 Suter entre dans la secte des *Herrenhütter*. Il confie tout son procès au Conseil des Sept Vieillards johannites et signe un acte par lequel il fait don de toute sa fortune éventuelle et de ses possessions californiennes à la Confrérie « afin que dans ces belles vallées la souillure de l'or soit effacée par la pureté adamiste ». Et le procès, le monstrueux procès, reprend à nouveau, mené cette fois-ci par un maître du barreau qui est à la fois le fondateur et le directeur de conscience des *Herrenhütter*, phalanstère communiste germano-américain. C'est un avocat serbe, un nommé Christich, chicanier et redoutable homme d'affaires roublard et audacieux, qui est en train d'édifier une des plus grosses fortunes sur le dos de quelque quatre cents illuminés, presque tous d'origine allemande.

Ce Christich est le mauvais génie de Suter. Il mène le procès et veut le gagner coûte que coûte. Chaque semaine il va à Washington. Il sollicite, intrigue, assigne, envoie du papier timbré, brandit des dossiers, fouille les archives, met à jour de nouveaux attendus, se démène tant qu'il remet en branle toute cette immense procédure. Très souvent il emmène Suter avec lui. Il s'est fait son manager; il a déniché un vieil uniforme de général dont il l'a affublé et lui a même accroché quelques décorations sur la poitrine.

Et le martyr du général recommence de bureau en bureau, de ministère en ministère. De hauts fonctionnaires s'émeuvent, s'apitoient sur l'histoire de ce vieillard, prennent des notes, lui promettent d'intervenir et de lui faire donner satisfaction.

Quand Suter se promène seul, des garnements l'arrêtent dans la rue et lui font raconter la découverte des mines d'or. Et Suter s'embrouille, mêle l'Apocalypse et des anecdotes sur la secte à laquelle il appartient à l'histoire de sa vie. Il est complètement détraqué. Tous les gamins de Washington connaissent la folie du général et s'amusent énormément de ce vieux fou qui se dit l'homme le plus riche du monde : quelle bonne blague!

En 1878, l'avocat serbe et Suter s'établissent définitivement à Washington : l'affaire est en bonne voie. De hautes personnalités s'en occupent. Suter a comme un regain de raison. Il s'est un peu apaisé et il est moins bavard quand il discourt dans la rue. Fin janvier 1880, Johann-August Suter est convoqué au Palais du Congrès et on lui apprend que le gouvernement fédéral va reconnaître ses services incessamment. On trouve, en haut lieu, que sa cause est juste et que ses prétentions n'ont rien d'exagéré. On est prêt à lui accorder une grosse indemnité.

A partir de ce moment, Suter échappe complètement à Christich, l'avocat serbe. Il est de nouveau très agité, fébrile et ne tient plus en place. Jour et nuit il erre dans les rues; il va à tout instant au Palais du Congrès, relance certains fonctionnaires, voire des membres du Congrès.

Dans ses visites, il est accompagné d'une bande de vauriens qui ne le quittent plus et applaudissent lorsque le général se livre à un esclandre car, maintenant, le vieillard devient facilement irritable, agressif et violent, et cette bande de petits voyous l'excite encore. Le général est très fier de ses succès populaires. Dans son esprit les enfants symbolisent l'armée des Justes. « Quand j'aurai gagné mon procès, bientôt, je vous donnerai tout mon or, dit-il, de l'or qui me revient, de l'or juste, de l'or épuré, de l'or de Dieu. »

Un jour Suter croise dans une rue trois infirmiers qui mènent à l'asile un être immonde, sale, déguenillé. C'est un grand vieillard qui se démène furieusement, gesticule et crie fort. Comme il arrive à échapper à ses gardiens, il se précipite à terre, se rue dans la boue, s'emplît la bouche, les yeux, les oreilles et fouille avidement avec ses mains les tas de crottin et d'ordures. Ses poches

sont remplies de détritits innommables et sa besace est pleine de cailloux. Pendant que ses infirmiers le ligotent, le général Suter regarde attentivement cet énergumène et le reconnaît tout à coup : c'est Marshall, le charpentier, l'homme au fatal coup de pioche qui découvrit l'or et déclencha la ruine de Suter. Marshall aussi le reconnaît, et tandis que les infirmiers l'entraînent, il lui crie : « Patron, patron, je vous l'avais bien dit : il y a de l'or, partout, partout!... Tout est en or!... »

Maintenant nous arrivons au terme du long calvaire de Johann-August Suter. Nous sommes en juin 1880. L'après-midi est chaud. Le général est assis sur la dernière marche de l'escalier monumental qui mène au Palais de Congrès. Sa tête est vide comme celle de beaucoup de vieillards. C'est un rare moment de bien-être. Il ne fait que chauffer sa vieille carcasse au soleil. Comme d'habitude, le malheureux divague : « Je suis le général... Oui, je suis le général... ral. »

Tout à coup, un gamin de sept ans dévale quatre à quatre les grands escaliers de marbre : c'est Dick Price, le petit marchand d'allumettes et de journaux, le préféré du général.

— Général! Général! — crie-t-il en lui sautant au cou — tu as gagné! Le Congrès vient de se prononcer : il te donne 100 millions de dollars!...

— C'est bien vrai? c'est bien vrai? Tu en es sûr? lui demande Suter — tenant l'enfant étroitement serré.

— Mais oui, général. Même que Jim et Bob sont partis; il paraît que c'est déjà dans les journaux : ils vont en vendre! Et moi aussi, j'en vendrai des tas!

Suter ne remarque pas sept petits voyous qui se tordent comme des gnomes sous le haut portique du Congrès et qui rigolent et font des signes à leur petit copain.

Suter s'est redressé de toute sa haute taille, tout raide. Il n'a dit qu'un mot, le visage levé vers le ciel : Merci!... Puis il a battu l'air de ses bras et s'est écroulé tout d'une pièce, foudroyé.

Le général Johann-August Suter est mort, âgé de septante-trois ans, le 17 juin 1880, à 3 heures de l'après-midi. Le Congrès n'avait même pas siégé ce jour-là : c'était un dimanche..

Les gamins se sont enfuis.

Les heures sonnent dans l'immense place déserte, et, comme le soleil tourne, l'ombre gigantesque du Palais du Congrès s'allonge et recouvre bientôt le cadavre de cet homme auquel il convient, me semble-t-il, de restituer sa place parmi les grandes figures du XIX^e siècle.

ALBERT-F. FUGLISTER.

En quelques lignes...

Le catalan

Sur la carte de la guerre d'Espagne, les petits drapeaux rouge et or ont fait un bond vers l'Est. De nouveaux noms apparaissent au communiqué : Barbastro, Lerida. En manchette, les journaux annoncent que les colonnes nationalistes ont envahi la terre de Catalogne.

Réjouissons-nous. Et, délaissant la politique et ses écueils, demandons-nous plutôt ce que c'est que cette langue catalane dont on nous dit qu'elle constitue, au delà des Pyrénées, un facteur « séparatiste ».

A strictement parler, le catalan n'appartient pas au groupe provençal (ce qui devrait faire de la peine au pape rouge Vanderelde, lequel considère comme souhaitable un rattachement de

la Catalogne des anarchos à la France du Front Populaire). Les habitants du département des Pyrénées-Orientales parlent catalan. En Espagne, sept provinces peuvent être considérées comme catalanes, au point de vue linguistique du moins : Gerone, Barcelone, Tarragone et Lerida (qui formaient l'ancienne principauté de Catalogne) et Castellon de la Plana, Valence et Alicante. Il faudrait ajouter, à ce domaine, déjà étendu, les îles Baléares et les environs d'Alghero (Sardaigne), où le catalan a été importé au XIV^e siècle. Il fut même un temps où l'on « catalanisait » jusqu'à Murcie; mais les progrès du castillan refoulèrent vers le Nord la langue rivale.

Il est difficile de dire d'où vient cette expansion linguistique, quel fut le berceau du catalan. On a soutenu qu'il s'agit d'un descendant direct de la langue parlée, à l'époque carolingienne, sur le territoire du Roussillon (France), c'est-à-dire dans l'ancienne Septimanie visigothique. Mais l'opinion contraire trouve ses défenseurs : le catalan, autochtone en terre d'Espagne et précisément dans la partie montagneuse, se serait étendu vers le Midi, le long de la côte orientale et jusqu'aux Baléares, à l'occasion des fréquentes expéditions qu'organisaient les chrétiens contre les Maures; il aurait pénétré en France par immigration, à la suite d'une offensive victorieuse des sectateurs d'Allah. Il semble bien que le provençal n'ait pas avec le catalan cette étroite parenté que certains linguistes auraient voulu mettre en lumière. Nous avons bien plutôt affaire à un dialecte espagnol.

Un peu d'histoire

Le Roussillon appartenait au comté de Barcelone. Or, au XII^e siècle, le comte de Barcelone, en sa qualité de roi d'Aragon, se libéra de ses obligations de vassal à l'égard du roi de France. Ainsi, le Roussillon allait, pour cinq siècles, être détaché du domaine français.

Mais il n'en faudrait pas conclure, on y insiste, que le catalan soit plus proche, linguistiquement, du provençal que de l'espagnol. Il existe entre l'aragonais et le catalan de fort sensibles affinités. Il existait, devrions-nous dire; car, aujourd'hui, le castillan s'est imposé dans la péninsule.

On a souvent fait cette remarque que les dialectes espagnols sont fort peu « individualisés ». Cela tient aux circonstances historiques. Refoulés vers le Nord, dans les montagnes inaccessibles des Asturies, par l'invasion arabe, les Espagnols irréductibles vécurent, les uns près des autres, d'une vie en commun et terriblement alertée. Cette symbiose allait se traduire par une sorte d'unification de la langue parlée. Lorsque la « reconquista » permit aux nationaux de libérer leur patrie, la langue commune — le castillan — progressa, avec les vainqueurs. C'est ce qui explique que l'Andalousie, province méridionale qui dut être presque complètement repeuplée au XV^e siècle, subit fortement l'influence castillane.

Un peu de littérature

Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue littéraire (et non plus linguistique), provençal et catalan entretiennent des rapports étroits.

Le plus ancien texte connu a été découvert par J. Miret y Sans. Il est de l'extrême fin du XII^e ou des toutes premières années du XIII^e : c'est *Les Omilies d'Organyà*, soit la transcription de la parabole du Semeur : « *Senyor, nostre Senyor dix aquesta paraula per semblant, et el esposa per si elex. Aquel q'ix seminar la sua sement, etc.* »

La poésie catalane, surtout, allait se développer sur le modèle de la poésie provençale. Raimon Vidal, de Besalu (une localité

du Nord de la Catalogne), proclame que la langue du Limousin surpasse toutes les autres en perfection formelle : « *Tuit li home q' en aquella terra sunt nat ni norit han la parladura natural et drecha.* » Lui-même, il compile une sorte de traité de grammaire, qu'il intitule *Las Razos de trobar*, où il se fonde uniquement sur les exemples des troubadours de langue d'oc.

Ce rapprochement littéraire entre deux provinces que séparait la barrière des montagnes allait être favorisé par un mariage dynastique : Béranger III, comte de Barcelone, épouse l'héritière du comté de Provence : il n'y a plus de Pyrénées ! Mais, à partir de 1137, l'union de la Catalogne et du royaume d'Aragon inaugure une ère de prospérité et d'expansion autrement importante. Les Alphonse II, les Pierre II, les Jacques I^{er}, les Pierre III vont s'illustrer dans la conquête et dans la paix. La langue catalane a acquis toute sa cohésion. En prose et dans les milieux de la Cour on s'occupe d'historiographie (la *Cronica d'En Jacme*). De nombreux traducteurs mettent à la disposition d'un public qui devait être fort cultivé les trésors des littératures étrangères. La philosophie morale et religieuse peut s'enorgueillir de ce Raymond Lulle dont l'œuvre abondante n'a pas tellement vieilli.

Mais lorsque, en 1479, Ferdinand d'Aragon épouse Isabelle de Castille, c'en est fait de l'indépendance politique de la Catalogne. La tendance unitaire des rois d'Espagne se heurtera désormais à un particularisme qui s'étendra surtout aux choses de l'esprit.

Où va la Catalogne ? C'est le secret terrible des prochains jours. Souhaitons que l'écrasement du front rouge devant Barcelone ne se traduise point par d'épouvantables convulsions. Barcelone, refuge de la pègre internationale, a une réputation détestable et qu'elle mérite bien. Il n'est plus question, aujourd'hui, de langue, de littérature : une nouvelle page d'histoire s'écrit en lettres de sang. Il faut espérer, pour l'Espagne au calvaire, que le cauchemar prenne fin le plus tôt possible, afin que, dans une péninsule rendue à sa mission historique, les vainqueurs navarrais n'imposent pas aux vaincus de Catalogne des conditions trop dures... Et l'on voudrait pouvoir traduire cette prière sous forme de *Goigs* : de ces chants religieux en langue vulgaire que les Catalans d'autrefois avaient appris à répéter et qui ne ressemblaient à aucune autre poésie liturgique.

La fin des Six-Jours

Le chroniqueur sportif parle d'un coup de théâtre. De quoi s'agit-il ? Tout simplement de ceci : un impresario a engagé quinze ou seize paires de coureurs sur deux roues à faire, pendant six jours et six nuits, du « spectacle »; des milliers, des dizaines de milliers de cochons de payants viendront remplir les caisses dudit impresario, lequel, en échange, allongera aux coureurs de beaux billets bleus.

C'est le public qui — une fois n'est pas coutume — a ruiné tous ces plans mirifiques. Le public n'a plus confiance. Il a fini par se rendre compte de la duperie que constitue la ronde des Six-Jours. En fait, les équipes ne bataillent que pour la forme. D'ingénieuses combines assurent la victoire de telle paire favorite de la pelouse. Il n'est que d'établir une sorte de roulement. Et comme les « Six-Days » se suivent... et se ressemblent, hélas ! au rythme d'une dizaine par hiver, c'est bien le diable si chaque champion ne décroche pas au moins un brillant accessit.

A Bruxelles tout semblait réglé comme du papier à musique... Lorsqu'on s'est aperçu que le public boudait. Les « chasses » se livraient devant des banquettes. L'atmosphère valait celle d'une mortuaire. On n'arrivait même pas à nouer les deux bouts. Les coureurs sont aussi des hommes d'affaires. Ils ont pensé à leur galette. Le directeur a dû confesser qu'il marchait à la

faillite. Alors, d'un commun mouvement, douze pédaliers se sont arrêtés de tourner. C'est un nouveau mode de grève : la grève sur l'anneau de bois.

Il paraît que le petit commerce de la capitale, déjà frappé par la crise mineure, en ressentira un coup dur. C'est vrai qu'on vendra moins de « pistolets » fourrés, moins d'« exports », moins de chocolats glacés. Et la fille du concierge du Vélodrome d'Hiver, qui lit le *Peuple* et maudit les « fascistes », vous expliquera que si les Six-Jours ont été amputés de moitié, la faute en est à Mussolini et à l'Anschluss.

Libres propos...

A quoi bon?...

— Alors, Testis, on n'a plus rien à dire? — Que si, diable, et bien des choses, trop de choses même, mais... à quoi bon? nous sommes-nous dit souvent, ces derniers mois, alors qu'il ne se passait guère de jour sans qu'un lecteur ami nous relançât. Oui, à quoi bon épiloguer et bavarder quand les événements se précipitent et que notre sort se joue sous nos yeux, non pas avec de l'encre et avec des mots, mais avec des larmes et du sang, avec des ruines matérielles et morales. Ah! que les discussions paraissent donc stériles en ce moment et les commentaires oiseux! Une réalité formidable se déroule, prévue par les uns, crue impossible par les autres, réalité sur laquelle nos vaticinations, à nous surtout, Belges, n'ont pratiquement aucune prise. Alors, à quoi bon? Oh! ce n'est pas du découragement, même pas de la lassitude, loin de là, car nous pouvons quand même quelque peu nous targuer, n'est-ce pas?, d'avoir assez bien prévu l'évolution actuelle? Mais les faits, *the bare facts*, se chargent de dégonfler tant de bobards et de crever tant d'illusions, qu'il n'y a qu'à assister au spectacle et à attendre.

Veut-on des exemples? Examinons-en deux aujourd'hui. Le plus important d'abord, le plus grandiose, celui qui aura sans doute l'influence la plus profonde et la plus salutaire sur l'avenir immédiat de l'Europe et de la civilisation occidentale : l'Espagne! Page admirable et splendide, la plus belle peut-être de l'histoire de l'Eglise; plaque tournante du Destin — le martyr sanglant de l'Espagne et son sacrifice magnifique auront conduit le communisme au tombeau et sauvé notre vieux monde de la barbarie. Vous rappelez-vous les sophismes et les sottises de trop de bons esprits? Gouvernement légal; au-dessus de la mêlée; ne pas y compromettre la religion; surtout ne parlez pas de croisade!; les atrocités « blanches »; et Badajoz, et Guernica; et ces pauvres catholiques basques; et, ces jours-ci encore, les scandaleux bombardements « blancs » de villes ouvertes avec leurs meurtres de femmes et d'enfants; etc.

Même après la lettre écrasante et vengeresse de l'Episcopat espagnol légitimant sans réserve la « révolution » nationale, que d'intellectuels catholiques qui s'obstinaient malgré tout dans leurs erreurs et qui ne craignaient pas de critiquer ouvertement les Evêques d'Espagne! Ne nommons personne et n'insistons pas. Franco sera vainqueur demain. Nous fûmes des tout premiers, en Belgique, à approuver son geste et à lui souhaiter une victoire nécessaire pour nous presque autant que pour lui. Des tout premiers à nous rendre compte de l'importance unique et essentielle d'une lutte dont l'avenir de l'Europe était l'enjeu. En Espagne, la civilisation et la barbarie, le christianisme et le matérialisme, Dieu et Satan, le Christ et l'Anté-Christ, étaient

aux prises. Cela sautait aux yeux, semblait-il, dès le premier jour. Et la lutte aura été longue, dure, âpre, sanglante, atroce. L'Espagne, que la Grande Guerre avait épargnée, aura payé affreusement cher une victoire dont nous jouirons tous. Et l'on peut dire que c'est miracle que le conflit soit resté circonscrit. Moscou fit l'impossible pour y attirer le monde entier. Quelle astuce, quel art souverain dans le mensonge! Le génie de Mussolini et une sagesse pratique anglaise, qui pour être parfois trop tardive n'en est pas moins très réelle à certains moments, nous ont évité le pire. L'affaire d'Espagne est pratiquement terminée. Moscou est vaincu. Puisse maintenant l'héroïque Espagne donner au monde le spectacle salutaire d'une restauration nationale vraiment humaine et vraiment chrétienne. Les plus grands espoirs sont permis...

* * *

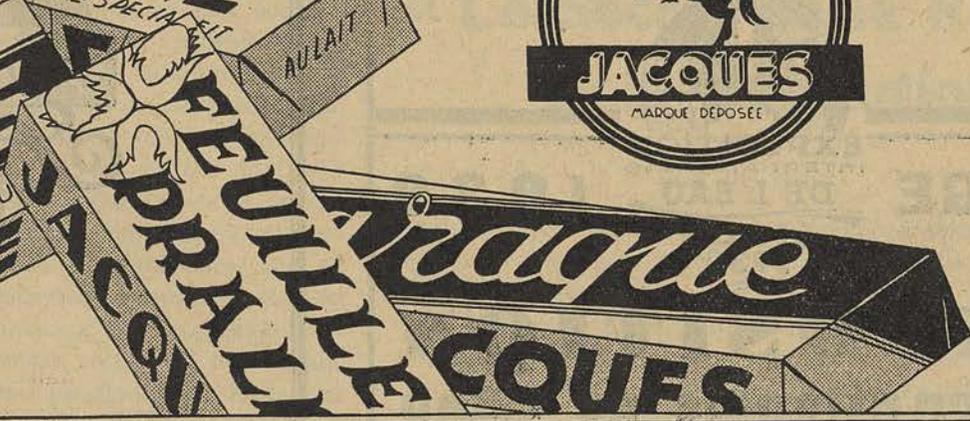
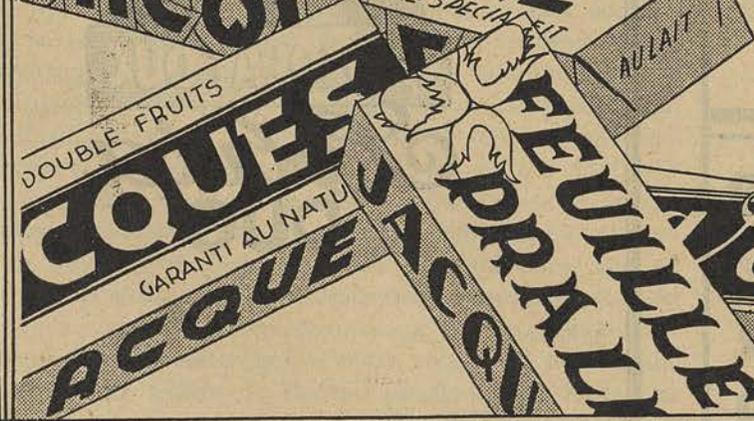
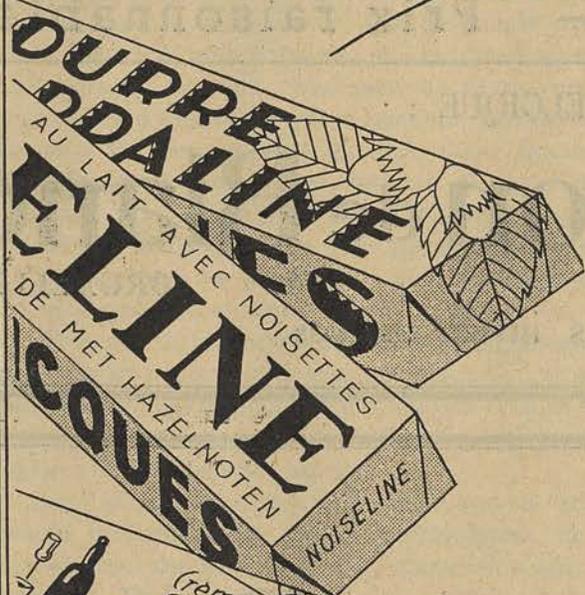
Autre exemple : l'Allemagne. L'Allemagne hitlérienne, raciste et militariste. Le plus grand danger qui nous menace actuellement, entendant par nous, la civilisation occidentale elle-même. Vous rappelez-vous, après la guerre, les sirènes pacifistes? Et comment ceux qui osaient mettre en garde contre la Prusse éternelle et ses sombres desseins se voyaient dénoncés et se faisaient enlever? Vous rappelez-vous ces croyants à la Société des Nations, à la paix par le Droit dans un monde nouveau; ces derviches tourneurs d'un juridisme pour lequel la réalité se ramenait à de belles formules solennellement promulguées? Vous rappelez-vous comment ceux qu'inquiétaient les mensonges allemands, et les manquements allemands, et le réarmement camouflé de l'Allemagne entrepris dès le lendemain de la défaite; vous rappelez-vous comment ceux qui, à cause de tout cela, osaient prononcer le mot de sanctions et même de guerre préventive étaient accusés d'hérésie d'abord — rien de moins! — d'amoralisme politique, de militarisme, d'impérialisme, d'être des buveurs de sang et des semeurs de ruines? Vous rappelez-vous?... Et l'insondable sottise, et l'incurable bêtise des bons apôtres qui allaient répétant qu'il fallait désarmer pour que l'Allemagne désarmât, puisqu'elle n'aurait plus, eu alors, aucune raison de ne pas désarmer!! Ah! le mot de Renan : rien ne donne mieux la sensation de l'infini que la bêtise humaine...

Bornons-nous à rappeler un seul comble : c'est avec des milliards fournis par l'Angleterre, par la Banque anglaise, qui s'imaginait faire de mirifiques placements, que Berlin posa les bases de sa restauration militaire!

Or donc, l'Allemagne réarma. Et, comme disait Bainville, réarmée, elle pratique la politique de son armée. Elle vient d'annexer l'Autriche. Les coupables? D'abord les auteurs du Traité de Versailles. Une Autriche non viable devait fatalement finir par mourir. Quand et comment? Ce n'était plus qu'une question de circonstances. Peu après la guerre, revenant d'une longue enquête dans l'Est européen, le prince Sixte de Bourbon, beau-frère de l'empereur Charles, disait un jour au cardinal Mercier : « Le Traité de Versailles a déposé tout le long de l'Est européen une demi-douzaine au moins de bombes à retardement qui éclateront tôt ou tard. » La bombe autrichienne vient d'éclater. Que ce soit aujourd'hui et non pas demain ou après demain, et que l'éclatement ait lieu au grand bénéfice de l'Allemagne, l'Angleterre y est pour beaucoup. L'Angleterre qui s'obstinait à brimer l'Italie et qui songeait encore, il n'y a pas si longtemps, à l'écraser. L'Angleterre qui, avec la France, fabriqua l'axe Rome-Berlin.

Qu'ils sont donc drôles et amusants, les chers juristes, les éplucheurs de textes et les fanatiques du mot, quand ils opposent ce que Hitler ou Mussolini disent aujourd'hui à ce qu'ils disaient en 36, ou en 34. Ah, les incorrigibles irréalistes! Mais le jeu politique est essentiellement changeant, le terrain diplomatique

L'art du chocolatier



La célèbre gamme du Superchocolat « Jacques » constitue, de l'avis même des consommateurs, le critérium de l'art du chocolatier. Chacun de ses incomparables gros bâtons est à la fois une friandise et un aliment complet. C'est toujours une véritable occasion, puisque « Jacques » ne coûte que

1 FR. LE GROS BATON



Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Élégance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

Reliure des Ducs

Tous travaux de reliure et de cartonnages

Les travaux peuvent être
effectués dans toutes les teintes courantes

5, rue Philippe-le-Bon, 5, BRUXELLES



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.



est un terrain mouvant! Le véritable homme d'Etat règle son action sur le réel et ne s'accroche pas à des formules qui ne collent plus à la réalité. Reprocher à un homme d'Etat de se contredire, et croire que ces soi-disant contradictions puissent avoir la moindre importance, quel enfantillage. C'est la réalité qu'il faut ne pas contredire, cela seul importe.

Et après l'éclat autrichien, tout le monde se demande si la bombe tchécoslovaque ne va pas éclater à son tour. Peut-être! Et la question se pose, et il ne faut pas craindre de la poser : se battra-t-on pour la Tchécoslovaquie? Question préalable d'abord : cet Etat artificiel est-il viable? De bons juges prétendent que non. Ce que nous nous bornerons à souligner aujourd'hui, c'est qu'il est parfaitement injustifiable de faire de l'existence et de l'indépendance de cet Etat une question de droit international, de moralité internationale, qui intéresserait, de façon vitale, tous les pays et plus particulièrement les petits. Cela n'est pas. Certes, l'idéologie genevoise agonise sous nos yeux, mais elle n'est pas complètement morte. Cette idéologie absurde qui prétendait égaux en Droit tous les Etats et plus particulièrement ceux qui étaient membres de la Société des Nations. Et il voulait aussi, ce prophétisme, que désormais ce que l'on appelait la solidarité internationale, et qui n'était qu'un songe creux, eût pour loi suprême : tous pour un et un pour tous. On a vu ce prêchi-prêcha à l'œuvre pendant près de vingt ans et comment il n'a rien empêché du tout. Bien plus, comment les illusions qu'il entretenait furent néfastes et comment il se résigna à tout et au contraire de tout. L'Ethiopie, par exemple, était soi-disant tenue pour un être juridique, une personne morale, au même titre que la nation la plus unie et la plus civilisée. On n'est pas plus absurde. Aussi la réalité se venge-t-elle cruellement. Et la Société des Nations, impuissante parce que bâtie dans les nuées, expira sous nos yeux. Car, si certaines traces de son idéologie existent encore, elle est bien morte, elle, l'institution genevoise qui avait fait naître tant de faux espoirs et fait délirer tant de pauvres esprits.

Donc, que l'on ne vienne plus nous parler, sur un certain ton, de solidarité des peuples, de morale internationale, de défense nécessaire du droit des gens, etc., etc., quand il s'agit de bien autre chose! Tout ce factice est périmé. Les décors genevois tombés, et des amas de textes devenus caducs, regardons la réalité telle qu'elle est. Le problème concret est simple : doit-on se battre pour la Tchécoslovaquie? Se battra-t-on pour la Tchécoslovaquie? Non et non... Et pourquoi pas? Parce que l'Allemagne est trop forte et que, dans la meilleure des hypothèses, la guerre ne « paierait » pas. D'ailleurs, ou nous nous trompons fort, ou Hitler attendra son heure et que les Allemands de Tchécoslovaquie se jettent dans ses bras... quitte à les encourager efficacement à ce faire. Mais à supposer même qu'il songeât à précipiter les événements, estimant l'heure propice et dans l'idée de devancer le réarmement anglais, nous ne pensons pas que le paysan français accepterait de se battre pour sauver un pays aussi artificiel que la Tchécoslovaquie, ce paysan français qui refusa de se battre pour le Négus. Quant à la Belgique, qu'ils renoncent donc à nous échauffer, ces prédicants attardés d'un juridisme enterré dans le somptueux Palais élevé sur les bords du lac Lemman et qui n'est plus que le très coûteux mausolée où repose un grand rêve chimérique. Le *Covenant* est mort; l'assistance mutuelle est morte; l'article 16 (droit de passage) est mort. Tout cela est mort, parce que, au fond, tout cela n'avait jamais été réellement vivant. Regrettez-le. Nous voulons bien le regretter avec vous, d'ailleurs. Mais surtout reconnaissez-le! Admettez qu'à l'heure actuelle il est certain, après l'éclatante faillite de Genève proclamée au Parlement belge par un ministre des Affaires étrangères, socialiste pourtant, et au Parlement anglais par le chef même du gouvernement, admettez que plus personne n'est tenu, en droit, à se battre

n'importe quand pour n'importe qui; admettez, avec la Suisse et avec la Hollande qui l'admettent pour elles, que la Belgique n'est pas tenue, en droit, à livrer passage aux armées de qui que ce soit; admettez que la réalité, violée par un formalisme juridique factice et faux, s'est bien vengée en étalant, plus cyniquement que jamais, le primat de la force et de l'intérêt...

* * *

Le danger allemand! Il était facile de se moquer de ceux qu'il n'avait cessé de hanter depuis un Traité qui omettait de démembrer l'Allemagne, et on n'y manquait pas! Rappelez-vous,... chez nous, ces esprits généreux mais faux, aussi généreusement faux, d'ailleurs, que faussement généreux, qui prêchaient la charité chrétienne, et l'antimilitarisme — en Belgique!! — et l'internationalisme soi-disant en marche, etc., etc. Maintenant, la menace allemande est là. L'hégémonie allemande croît sous nos yeux. Un évangile nouveau est prêché à 70 millions d'hommes : le racisme. Le culte du Sang. Le primat de la Biologie, enseignée dans toutes les classes de toutes les écoles allemandes à la place même de la religion. Evangile barbare et inhumain. Exaltation de l'instinct avec sa conséquence naturelle : un antichristianisme foncier et rabique. Une persécution terrible qui, déjà, a multiplié les apostasies. Ne parle-t-on pas de plusieurs millions de renégats... Si l'Espagne autorise tous les espoirs, l'Allemagne raciste justifie toutes les appréhensions. L'entrée des Autrichiens dans le Reich atténuera-t-elle le danger? L'augmentera-t-elle au contraire? C'est le secret de l'avenir. Mais une nouvelle civilisation est tentée outre-Rhin, une nouvelle *weltanschauung* s'y crée, une nouvelle culture s'y forge, toutes choses qui menacent l'Europe dans la mesure même où elles réussissent. Un racisme triomphant serait la mort du christianisme.

Dernièrement un ami était admis à visiter longuement un des plus importants camps de formation de la jeunesse hitlérienne. Au cours de la visite, son jeune cicérone l'introduisit dans une espèce de temple élevé dans le camp. Arrivés au fond, devant un rideau, il se découvrit, écarta le voile et une immense statue apparut. Un homme de cinq à six mètres, debout, entièrement nu. Des réflecteurs projetaient sur ce géant leur lumière crue, soulignant les moindres reliefs... De chaque côté brûlaient des torches. Il paraissait même qu'à certains jours on offre l'encens. Devant cette statue la jeunesse allemande vient se recueillir, méditer et prier... Et le jeune hitlérien de dire à son hôte, avec une gravité religieuse qui fait frémir : « la Race... l'Homme allemand ». Le terrible danger allemand, le voilà bien dans toute son horreur...

TESTIS.

« Le Secret de la Russie » et la Révolution⁽¹⁾

II

Je crois avoir démontré, dans la première partie de cette étude, que contrairement à l'accusation abasourdissante de sentiments antipatriotiques, dont je suis devenu l'objet, dans certaines coteries, à la suite de la publication du *Secret de la Russie*, la critique de l'Emigration a souligné le caractère éminemment patriotique de mon œuvre. Je passe donc au deuxième point du réquisitoire. On m'a fait le reproche de mal connaître l'histoire de mon pays.

(1) Voir la *Revue catholique* du 11 mars.

En effet, mes contradicteurs avaient beau jeu pour révéler les nombreux points de divergence de mes conceptions et appréciations historiques d'avec le canon établi au XIX^e siècle. Toutefois la science historique de ce siècle a bien plutôt défiguré le passé de notre pays qu'elle ne l'a fidèlement reconstitué et expliqué. En fait, les récentes études ont changé de fond en comble les conceptions historiques du XIX^e siècle, ce que mes nouveaux critiques semblent complètement ignorer.

Je me vois dans la nécessité de m'attarder quelque peu sur ce point, et ceci pour la raison que tout en éclaircissant la controverse à laquelle le *Secret de la Russie* a donné naissance, les faits que nous allons passer en revue se rattachent au sujet principal de la présente étude, c'est-à-dire à l'analyse des intéressantes idées du comte de Reynold. Ces faits serviront de base, ou d'une certaine première approximation, à cette analyse.

LE MOUVEMENT REVISIONNISTE

En fait, tout un monde d'idées nouvelles a commencé à se former, il y a environ trente ans, en ce qui concerne la Russie. Il ne s'agit de rien moins que de la formation d'une nouvelle idéologie russe. Bien qu'inconsciente à ses débuts et ne pouvant pas prévoir où elle aboutirait, cette œuvre créatrice fut celle d'un rapprochement avec l'ancienne idéologie nationale-impériale, dont la déformation fut, vers 1860, le signal de la destruction de la Russie. Cependant le nouvel ordre d'idées n'est rien moins qu'une « reconstitution archéologique ». Et si la nouvelle idéologie peut, à juste titre, être désignée du nom d'« historique », c'est surtout dans le sens qu'elle tient compte des grandes lignes de l'évolution nationale de la Russie (ce qui manquait justement à l'idéologie ethnique des dernières décades d'avant-guerre).

Les nouvelles idées se rattachent à toute une série de recherches historiques, entreprises dès la fin du XIX^e siècle. Ces études, comme nous l'avons dit, ont changé de fond en comble presque la totalité des idées courantes de la seconde moitié du dernier siècle. Pour en donner un exemple, parmi beaucoup d'autres, notons que le prétendu caractère essentiellement agricole de la Russie, que les représentants de la science historique du XIX^e siècle ont toujours souligné, se trouve aujourd'hui absolument démenti par des preuves irréfutables (1). Il se trouve que l'agriculture, à laquelle le gouvernement tsariste — et, de même, la Révolution populiste, — s'efforcèrent d'attacher le peuple, était contraire à l'esprit et à la psychologie héréditaires des populations russes, attirées, de toute époque, plutôt vers l'industrie et surtout vers le commerce. De plus, le professeur Polétika a démontré fort brillamment que la nature même du pays, c'est-à-dire avant tout son climat, le rendent, en somme, peu favorable pour l'agriculture, surtout pour la petite culture agricole, pour cette même petite culture que le gouvernement tsariste, — et, de même, la Révolution populiste, — voulurent répandre par tous les moyens (2).

(1) Les germes de ces nouvelles idées se rattachent à la théorie de Klutchevsky relative aux origines commerciales de la Russie et créée vers 1890. Cependant, le célèbre historien était trop l'enfant de son siècle pour pouvoir apprécier à sa juste valeur et développer sa propre théorie. Il n'a pas su envisager toutes les conséquences de son intuition géniale.

(2) Les particularités du climat et du sol de la Russie expliquent dans une très large mesure les écarts considérables entre le rendement de la petite culture et celui des grandes exploitations, écarts qui ont caractérisé la Russie d'avant-guerre. La petite culture s'est trouvée, en Russie, de toute époque, dans une situation très précaire. Et ceci s'explique, à part le facteur psychologique que nous venons d'indiquer, par le fait que la petite culture n'était pas en mesure de contrecarrer les mauvaises influences du climat russe, alors que la grande culture lutte contre celles-ci non sans succès. Aussi, eût-ce été mal comprendre les vues de M. Polétika que de les vouloir interpréter comme une condamnation absolue de l'agriculture russe. L'économie rurale peut bien être lucrative, en Russie. Elle comptait, dans la période d'avant-guerre, beaucoup de grandes exploitations qui ne le cédaient en rien aux meilleures exploitations de n'importe quel pays. Mais pour rapporter, le sol de la Russie a besoin d'une culture raisonnée et de très grands capitaux. Aussi l'avenir appartient-il sans conteste, en Russie, aux grandes exploita-

De même, sont en train de se transformer quasi intégralement toutes les vieilles idées relatives à l'histoire de l'art, de la littérature et de la langue russes, ainsi qu'à l'histoire de l'Eglise et généralement à la vie religieuse du peuple (1). D'autre part, de nombreuses et très fructueuses découvertes ont été faites dans le domaine de l'histoire économique-sociale du pays. En somme, le tableau de l'histoire de Russie tel qu'il se présentait au commencement du siècle a aujourd'hui complètement changé d'aspect. Les vieilles conceptions et appréciations historiques ne tiennent plus et un monde tout nouveau, une nouvelle histoire, une nouvelle vision de la Russie se présentent aujourd'hui aux yeux éblouis de ceux qui savent chercher.

Un travail immense a été accompli, de 1917 à 1935, par les savants de l'Emigration (2). Mais des recherches et des études analogues ont été poursuivies en même temps en Russie, notwithstanding les nombreux obstacles érigés par la dictature bolcheviste, naturellement ennemie de toute pensée indépendante et de toute recherche scientifique libre. Et ce qui est le plus curieux, c'est qu'une grande unité caractérise toutes ces recherches scientifiques, celles de l'Emigration aussi bien que celles poursuivies en Soviétie.

Somme toute, il est parfaitement clair aujourd'hui qu'en quittant la Russie, l'Emigration n'avait pas connu son pays. Ce n'est que maintenant qu'on commencé à saisir ses facteurs géopolitiques et psychologiques, ainsi que les grandes lignes de son évolution historique. A vrai dire, nous ignorions tout de la Russie, en commençant par les origines des populations de ses diverses régions. Aujourd'hui les études historico-ethnologiques se poursuivent sans interruption et, par exemple, une certaine base assez solide de connaissances concrètes a commencé à remplacer la vague théorie (ou plutôt hypothèse) des origines « slaves ».

C'est dans le domaine qui se rattache à l'idée de la Nation que s'entrevoient surtout les effets de ce grand mouvement revisionniste. Les recherches relatives aux origines de la Russie et de son ordre social et national n'ont pas seulement modifié les idées fantaisistes et erronées léguées par le XIX^e siècle, mais elles ont en même temps donné naissance à tout un monde de sentiments nouveaux. Aussi le rôle créateur de l'Empire se dessine-t-il de plus en plus nettement. Même les épigones de l'ancienne idéologie, tout en se cramponnant à ses débris, sont aujourd'hui forcés de changer de vocabulaire. Bien significative est, par exemple, la transformation actuelle d'un Kerensky. D'autre part, on aperçoit de plus en plus les liens intimes et l'étroite connexion des deux courants fondamentaux de l'élément ethnique de la Russie, bien que ces courants semblent parfois opposés : de la Réaction et de la Révolution, du slavophilisme et de l'occidentalisme. Il est devenu évident qu'il s'agit dans tout ceci de ces mêmes puissances ethniques de l'anarchie primordiale, qui ont travaillé, de toute époque, le corps et l'âme de la Russie. Ces puissances, tantôt occultes, tantôt manifestes, ont toujours compromis son œuvre nationale. Les slavophiles, les populistes — et aussi les occidentalistes (car ils furent de faux occidentalistes) — n'étaient que des échos tardifs de ces mêmes

tions, qui sont en mesure de combattre, infiniment mieux que les petites, les influences climatiques fâcheuses et de tirer parti des richesses du sol. A cet égard, la politique bolcheviste, en introduisant les grandes exploitations des *sovkhozes* et des *kolkhozes*, n'a pas fait fausse route. Cependant cette politique a fait faillite, et ceci pour la raison que les bolchevistes amalgamèrent l'idée fort juste des avantages de la grande culture avec l'idée absurde d'une économie rurale étatisée, c'est-à-dire qu'ils ont supprimé l'initiative privée.

(1) La découverte (vers 1905-1908) de l'art de l'ancienne Russie fut une véritable révélation. Elle prépara l'une des étapes décisives du mouvement revisionniste. Nous espérons pouvoir revenir un jour à cette brillante découverte. L'une de ses conséquences fut un changement presque complet des idées relatives à l'art byzantin.

(2) Qu'il suffise de citer ici les nombreux et remarquables travaux du *Seminarium Kondakovianum* (Prague).

puissances. Aussi tous ces courants, qui se réunirent de nos jours dans le bolchevisme, ont-ils fini par désagréger et décomposer la Nation.

La Révolution ne fut pas la cause de la décomposition de la Nation impériale; elle était elle-même un effet de cette décomposition. Et comme la Nation impériale était, dans un certain sens, une création idéologique, le problème de la reconstruction de la Russie nous apparaît, avant tout, comme un *problème idéologique*. Il s'agit de reconstruire la Nation impériale, de reconstituer la conception même de cette Nation, et de la faire revivre dans les idées et dans les sentiments.

LA NATION IMPÉRIALE

La Nation est née en Russie avec l'Empire. Autant vaut dire qu'elle était surtout l'œuvre de Pierre le Grand. Cependant il serait erroné de croire que l'idée de l'Empire et de la Nation impériale n'existât point avant Pierre le Grand.

Dès l'avènement de l'Etat varègue des Rurikides, nous trouvons des manifestations nombreuses de cette idée. La Russie de saint Vladimir et du grand Yaroslav (le père d'Anne de France) était bien un Empire : elle représentait une entité nationale *supra-ethnique*. Cependant cette première ébauche de la Nation russe sombra lors de l'invasion des Tartares. Elle se divisa en trois parts, dont l'une eut pour centre Novgorod (par la suite, l'Etat moscovite absorba cette part); la seconde, tout en gardant de nombreux caractères de la première époque, se réunit avec la Pologne, et la troisième se rassembla autour de la puissance grandissante de Moscou. Cette Russie moscovite, deuxième ébauche de la Nation impériale, inaugura, au XIV^e siècle, une période de véritable renaissance nationale. Cependant les courants ethniques de l'anarchie primordiale finirent par l'emporter, et c'est précisément la décomposition nationale de l'Etat moscovite du XVII^e siècle qui a rendu nécessaire l'œuvre de Pierre le Grand. Nous voyons ainsi que cette œuvre créatrice a été une œuvre de *reconstruction*. Aussi la situation actuelle rappelle-t-elle singulièrement celle de l'époque de Pierre le Grand. Le problème qui se pose devant nous aujourd'hui est, en vérité, absolument le même que dut résoudre le grand empereur.

En fait, l'idée de la Nation impériale, idée qui, comme nous venons de le voir, exista dès le début de l'histoire de la Russie, eut toujours ce caractère d'universalité, ce quelque chose de large et d'élevé et, avant tout, de supra-ethnique et même d'*anti-ethnique*, qui était le trait de plus caractéristique de la Nation du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e. La Nation russe garda toujours l'empreinte d'un certain internationalisme élevé, très différent du prétendu internationalisme soviétique d'aujourd'hui. Et, chose curieuse, ces caractères d'universalité devenaient surtout visibles aux époques de vigueur et d'essor national. Autant ces caractères gagnaient du terrain, autant grandissait la Nation elle-même.

Dès le début de l'histoire de la Russie, celle-ci nous apparaît comme une unité en quelque sorte « internationale ». Tribus finnoises, scythes (slaves) et lituaniennes, Bulgares du Volga, Khazares et Varègues, et bien d'autres encore, — tels étaient les éléments constitutifs de ce *Gardarike*, de ce « Pays des Cités » que fut la « Terre russe ». Ne nous abusons point sur le sens de ce terme. « Terre » voulait précisément dire, dans le langage de l'époque, *Nation*. Seulement, ce fut une Nation qui était étroitement liée avec l'Europe occidentale et ne la perdait jamais de vue. De là, ce caractère d'universalité qui transparaît dans tous les faits et gestes des Rurikides. D'ailleurs, la formation elle-même de l'Etat russe, était due, comme le baron de Taube l'a si brillamment démontré, *aux besoins du commerce européen*.

Il s'agissait, en effet, de remplacer la route commerciale du

Danube, coupée, après Charlemagne, par les Hongrois, par une autre route reliant l'Europe centrale avec l'Orient et qui fut celle du Dnièper. De plus, l'antique voie arabo-scandinave du Volga se déplaça également, à cette époque, vers le Dnièper, ce qui contribua encore davantage à l'importance internationale des régions de Kiev et de Novgorod. D'autre part, le rôle international de ces régions s'est accru grâce à la création d'un embranchement de la route de la Baltique et du Dnièper, d'un embranchement qui, en partant de Kiev, reliait la Russie — par Cracovie, Prague et Ratisbonne — au cœur de l'Europe occidentale. De même que la grande voie fluviale varègo-grecque (c'est-à-dire la route du Dnièper) créa la Russie, de même l'embranchement occidental de cette route créa la Pologne.

Ces faits historiques nous expliquent le rôle prépondérant que le commerce joua dans la « Terre russe, rôle dont a témoigné, à travers tant de siècles, la psychologie de sa population. Ce penchant naturel vers le commerce ou, en d'autres termes, une certaine aversion pour l'agriculture, étaient, de toute époque, l'un des caractères les plus saillants de la Nation russe, de cette Nation que le régime tsariste et la Révolution populiste s'efforcèrent de transformer en un peuple de laboureurs (1).

En même temps les faits que nous venons d'esquisser expliquent les tendances d'internationalisme ou, pour mieux dire, d'universalité européenne, qui furent toujours le propre de la Nation russe. L'Empire renferma deux idées congénères et conjointes, quoique distinctes : celle, d'abord, d'une collaboration étroite de la Russie et des autres nations européennes à l'œuvre du progrès et de la civilisation, et en même temps celle d'une *collaboration de toutes les nations européennes sur le territoire de la Russie et dans l'intérêt de celle-ci*. Comme nous venons de le voir, cette collaboration exista, en fait, dès une époque très reculée : c'est elle qui forma l'ancienne Russie de Novgorod et de Kiev. Nous savons, d'autre part, que l'Empire lui-même était, dans une très large mesure, l'œuvre des étrangers venus en Russie sous Pierre le Grand et ses successeurs. Mais à partir de 1860, le pays n'a reçu que des courants de plus en plus affaiblis de l'esprit occidental, source de la grandeur de la Russie impériale. C'est à cette époque que l'Empire commença à se transformer en *tsarisme*.

Est-il nécessaire d'insister que l'Empire (dans notre sens) ne signifie point « impérialisme », terme hybride et ambigu renfermant quelque chose d'agressif à l'égard des autres nations ? Pour bien saisir ce qu'était l'Empire, il importe de se ressouvenir de l'époque des guerres napoléoniennes. Ce sont surtout ces guerres qui ont donné du relief aux caractères essentiels de la Russie impériale. De 1799 à 1815, elle fut, en vérité, le symbole vivant de la solidarité européenne. Et en même temps, rien n'était plus éloigné de l'idée de l'Empire que celle d'un « nationalisme » exclusif. L'essence même de la Russie impériale était, comme nous l'avons dit, de combattre les tendances ethniques. Ce fut sa principale raison d'être. Et comme ce sont précisément ces tendances qui se cachent le plus souvent sous le terme sonore de « nationalisme », on pourrait bien avancer que l'Empire ne saurait être, de par sa nature, nationaliste, surtout en Russie. Aussi n'est-ce point l'Empire, mais sa déformation — le tsarisme — qui fut nationaliste en Russie.

A vrai dire, ce terme de nationalisme, source et effet de nombreuses confusions, tourne très facilement à l'équivoque et renferme nombre de malentendus. En réalité, les conceptions « nation » et « nationalisme » ne sont pas des conceptions congénères. En dépit de la parenté étymologique de ces deux termes, ils peuvent parfois renfermer des idées bien différentes et même contraires. La Russie tsariste — nous désignons de ce terme l'épo-

(1) Nous nous proposons d'examiner dans une étude spéciale le tsarisme en tant que produit de la Révolution ethnique.

que qui a commencé après la mort de l'empereur Nicolas I^{er} (1855) — nous en a fourni un exemple frappant : c'est en devenant nationaliste que cette Russie a cessé d'être une nation, ou tout au moins qu'elle entra dans une période de décomposition nationale, ce qui prépara l'avènement du bolchevisme. D'ailleurs, le bolchevisme nous en donne une autre preuve. On a dit, non sans raison, que le bolchevisme-communisme soviétique, qui se croit et se dit « international », s'est transformé en une sorte de nationalisme russe spécifique, en un nationalisme-ethnisme barbare des plus farouches. Et ceci justement pour la raison qu'il nie la nation. La différence entre le bolchevisme et le tsarisme se réduit, à cet égard, à ce que celui-ci déforma (à moitié inconsciemment) la conception historique de la Nation impériale, alors que celui-là la rejeta purement et simplement. Quoi qu'il en soit, une vérité se dégage de toutes ces considérations : c'est qu'en Russie tout « nationalisme » devient, par la force des choses, *antinational*.

* * *

Rien, ou presque rien, n'est encore connu en Occident — et même dans certaines coteries russes retirées — du grand mouvement révisionniste dont il fut question plus haut. C'est la raison, pour laquelle l'auteur du *Secret de la Russie* a été accusé d'« ignorance » en matière d'histoire. Toutefois, si injustes que soient ces diatribes, leurs auteurs pourraient bien alléguer certaines circonstances atténuantes.

Je me permets de transcrire à ce propos quelques passages d'une étude que j'ai publiée, il y a sept ans environ, dans la revue *Latinité* (mai et juin 1930) :

« A parler généralement, l'Europe n'a jamais si mal connu la Russie qu'à notre époque. Les générations du XV^e, du XVI^e et du XVII^e siècle étaient mieux renseignées, sur les choses de la Russie de leur époque, par les récits des Lennoy, des Contarini, des Possevino, des Oléarius et autres, que ne le sont les Européens du XX^e siècle sur la Russie actuelle. Il se peut bien que des vues erronées et des faits inexacts se soient glissés dans les récits des voyageurs précités. Toujours est-il que ces erreurs étaient dues aux auteurs eux-mêmes, qui ont parfois mal compris ce qu'ils voyaient ou entendaient dire, et non point à des sources systématiquement falsifiées, comme cela a lieu aujourd'hui. Un auteur étranger, d'où peut-il, en effet, puiser de nos jours sa connaissances des choses de la Russie, sinon des écrits des auteurs russes des dernières décades d'avant-guerre? Même si un auteur occidental va en Russie et tâche de s'instruire en se fondant sur ses propres impressions, celles-ci sont toujours préparées d'avance et influencées par des idées, des appréciations, des points de vue et des jugements puisés chez des auteurs russes. Les esprits les plus indépendants n'échappent pas à ces influences.

» Or, les renseignements que l'on trouve chez les auteurs russes des dernières décades d'avant-guerre sont dans leur très grande majorité, sinon dans leur totalité, mensongers. Les idées de ces auteurs sont fausses et préconçues, leurs jugements arbitraires et superficiels, leurs points de vue mal choisis. Ces auteurs sont, presque sans exception, des aveugles ou tout au moins des aveuglés. Et le tableau qu'ils nous donnent de la Russie est, en somme, une vision de fantaisie. Aussi le nouveau mouvement révisionniste en a-t-il fait table rase.

» Non point qu'il n'ait paru, pendant la période de 1860 à 1916, quelques ouvrages consciencieux et basés sur des données véridiques, mais le tableau général qui se dégage de ces ouvrages, d'ailleurs peu nombreux, n'en reste pas moins faussé... Nous entendons tout particulièrement les écrits historiques, sociologiques et économiques, c'est-à-dire représentatifs des différentes disciplines universitaires. Mais on peut en dire autant de toute

la littérature russe des dernières décades d'avant-guerre. Qu'on nous permette de citer à cette occasion les paroles vraiment remarquables d'un jeune auteur :

« Les étrangers s'intéressent beaucoup à la Russie, dit-il, » surtout à notre littérature. Ils tombent avec avidité sur les » traductions de chacun de nos livres. Ils y cherchent des révé- » lations nouvelles. Ils cherchent à pénétrer le mystère de notre » pays. Et c'est surtout à l'écrivain, au littérateur russe que » croient les étrangers.

» Et voici que se pose une question pénible. Et voici qu'une » frayeur nous prend. On se demande quelles sont les œuvres » de nos écrivains les plus grands que nous puissions mettre » entre les mains d'un étranger, sans courir le risque de faire » naître en lui une image absolument fautive de notre pays. En » vérité, ces œuvres, n'existent point : l'une des plus grandes » littératures du monde, une littérature inscrite en lettres d'or » dans le livre universel de la civilisation, n'est qu'un immense » mensonge (1). »

» L'auteur parle, évidemment, non pas de Pouchkine et de sa pléiade, mais de la littérature des dernières décades crépusculaires du XIX^e siècle, qui furent le signal de la destruction de la Nation impériale et finalement de la Russie elle-même. Aussi ces révélations tragiques peuvent-elles bien être généralisées et appliquées à tout ce qui a été écrit par des Russes sur la Russie durant ces décades funestes, en commençant par les ouvrages historiques. Il s'ensuit que plus un étranger est « au courant » du problème russe, que plus il étudie ses différents aspects d'après les sources les plus « authentiques », moins il est en mesure de connaître réellement et de comprendre ce problème. Si paradoxale qu'elle puisse paraître, telle est la situation réelle.

» Aussi le mouvement révisionniste de nos jours vient-il mettre fin à cet ordre de choses désastreux. Nous savons parfaitement aujourd'hui que nous n'avons pas connu nous-mêmes, jusqu'à ces derniers temps, — pas même un Tolstoï ou un Dostoïevsky, — notre pays. Nos idées ont été irrémédiablement faussées. Nous n'avons connu ni le passé de la Russie, ni les grandes lignes de son évolution nationale, ni ses aspirations véritables, ni même les goûts, les aptitudes et la psychologie foncière de son peuple. Tout ce que nous nous imaginions en fait des « réalités de la » Russie » était erreurs et mensonges.

» Au surplus, ces mensonges et ces erreurs n'étaient-ils rien moins qu'« académiques ». Ils furent partie intégrante de l'existence même du pays. Ce sont, dans une très large mesure, ces erreurs qui le façonnèrent et qui le créèrent tel qu'il nous apparut pendant les dernières décades d'avant-guerre. Aussi le professeur Polétika, l'un des plus brillants représentants du mouvement révisionniste, pose-t-il cette question tragique : A-t-on jamais songé à quel prix la Russie s'est transformée en un pays agricole? Et que signifia cette transformation, sinon un conflit permanent de dizaines de millions d'êtres humains avec la nature? Aussi l'impasse, dans laquelle le pays avait été entraîné par les idées essentiellement fausses des dernières décades d'avant-guerre, explique-t-elle son état à plus d'un égard arriéré. On ne compta pas avec le facteur principal de l'économie rurale : le climat. On a voulu ignorer que, de tous les pays du monde, la Russie était le moins approprié à devenir un pays agricole. »

(A suivre.)

Comte SOLTYKOFF.

(1) Parmi les mensonges répandus par la littérature russe sur la Russie, celui qui se rapporte à la bureaucratie impériale, prétendue arriérée et malhonnête, n'a pas joué, certes, le dernier rôle. En réalité, ce fut une bureaucratie probe, expéditive, consciencieuse et ne cédant en rien aux institutions respectives de n'importe quel autre pays. Nous y reviendrons encore par la suite, car M. de Reynold semble s'être trop assujéti, sur ce point, au canon obligatoire des idées de l'*intelligentsia* russe des décades crépusculaires.

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS
PARTICULIÈREMENT
RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumlch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Aguio	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Aguio, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguio, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES
EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

une **PONTIAC**



donne
l'heure exacte



PONTIAC

supportchoc

le premier chronographe
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —
Missionnaires, Docteurs,
Infirmières, Ingénieurs, etc.



**DÉLICIEUX !..
EXQUIS !..**

s'écrie tout fumeur de Careasco
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO
résumé qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO
produit par son arôme la bonne humeur

Manufacture de cigares CARESCO
G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL
Nous demandons des agents partout



Tissot
la montre antimagnétique

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES
payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte Maximum de Facilités

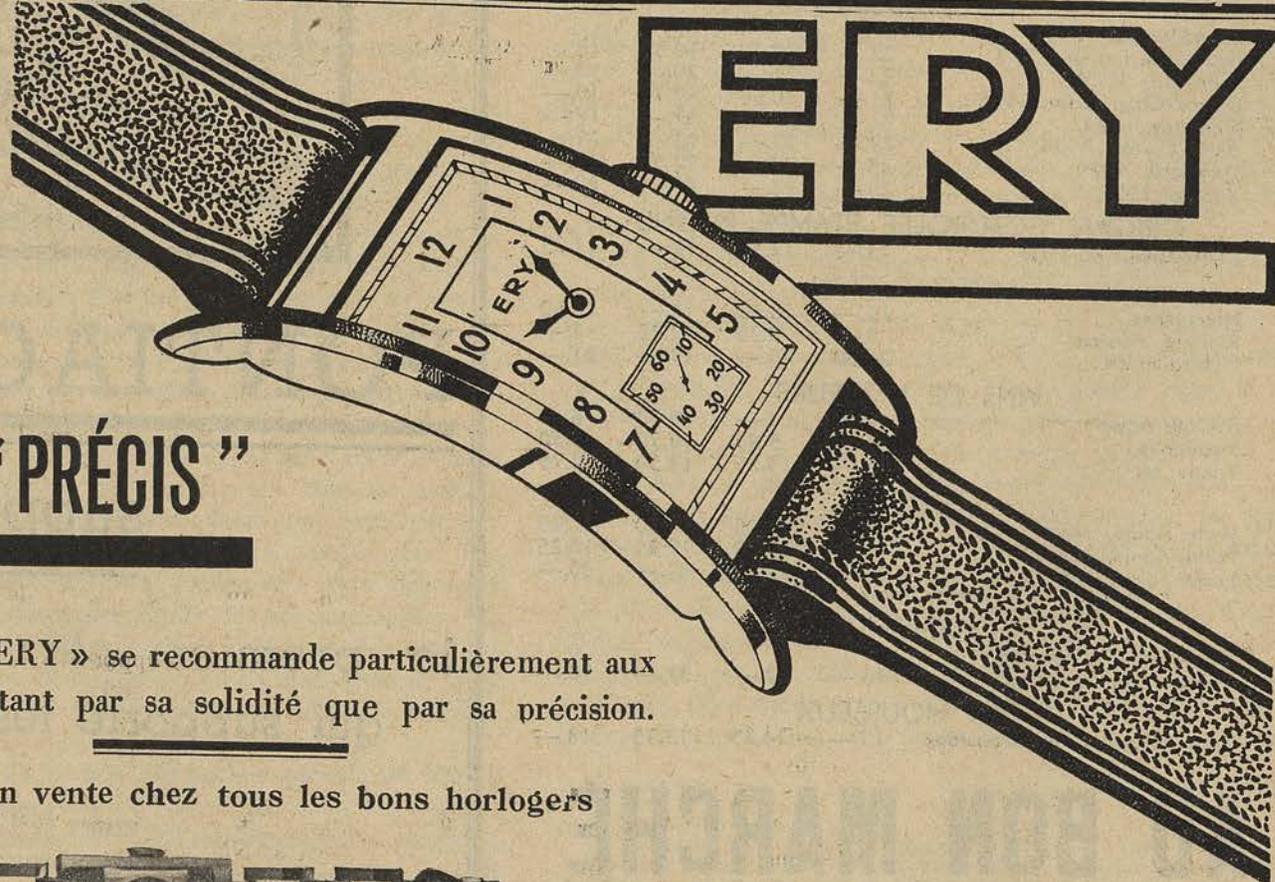
en vous adressant à



“LA FAMILLE”
Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales
26, rue du Boulet BRUXELLES
Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Quand
on dit :
“ERY”

on dit :
“PRÉCIS”



La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



En Autriche, pays allemand

Le régime naziste s'installe

Ah! que j'aime les militaires! Les bouches des Viennois et surtout les lèvres des belles Viennoises pourraient fredonner ce refrain, s'il n'avait pas le malheur d'être mis en musique par un compositeur français qui est juif allemand par-dessus le marché. L'armée occupatrice, venue « en visite amicale » chez les frères délivrés, domine l'aspect extérieur de la ville. Partout des uniformes : soldats des troupes allemandes régulières, schupos, S.S. et S.A., détachements de l'ancienne armée fédérale, agents de police autrichiens se promènent dans les rues de la capitale, non seulement dans les artères principales, mais jusqu'aux plus petites ruelles des faubourgs. Dire que les Viennois en soient mécontents, ce serait mentir, car les membres de l'exécutif se montrent bons enfants, achètent des marchandises, courtisent les jeunes filles et même les dames plus mûres, s'empressent de tout comprendre — tout, le dialecte viennois inclus — et de tout pardonner.

Les Autrichiens ne portent pas le deuil de leur indépendance perdue. Ce peuple léger et insouciant semble avoir perdu le souvenir de son ancienne grandeur et n'aspirer qu'à partager la grandeur présente et future de la mère patrie allemande. Pendant plusieurs jours, ce fut une joie folle chez les nazis authentiques et un délire exubérant, outré, dicté par la crainte et par la méfiance chez les citoyens moyens. Puis, il y eut une brève période d'abattement et de désorientation et finalement l'enthousiasme et l'espoir se sont établis en permanence.

Les procédés extrêmement habiles et très bien circonstanciés des nouveaux maîtres ont obtenu ce succès remarquable. M. Hitler et ses collaborateurs ont employé ce mélange de force et d'amabilité qui réussit si bien auprès des femmes, et des populations peu dures et très malléables. Tout d'abord, les Viennois ont vu que l'on ne plaisante pas avec le vainqueur et que toute résistance serait vaine. Cette première impression a été suivie de mille gestes fraternels et amicaux qui prouvent aux intimidés que leur seigneur ne pense pas abuser de sa force. Citons quelques-uns des mesures ordonnées par le Führer ou par ses plénipotentiaires :

Des milliers de chômeurs ont immédiatement trouvé du pain; une série de grands travaux publics a été annoncée, elle fournira de quoi vivre à d'autres déshérités, au nombre de cent, de deux cent mille. Vienne, la chère ville ex-impériale, sera embellie et rajeunie. Les dirigeants de l'administration et de la municipalité prêchent la confiance et ils introduisent dans leurs allocutions un nouveau rythme, inusité dans ce pays de la paperasse et du provisoire. Puis, la vengeance naziste ne s'abat pas sur les petites gens. Elle demeure réservée aux anciens coryphées du Front Patriotique et aux Juifs, mais c'est là une autre histoire, dont nous parlerons plus loin. On ne saurait exagérer la profonde impression qu'un simple épisode a faite sur les ouvriers et sur les ex-socialistes : aucune tentative du malheureux chancelier von Schuschnigg n'a provoqué autant d'effet que la scène dont l'hôtel de ville a été le théâtre.

M. Neubacher, le nouveau maire de Vienne, a réintégré solennellement une douzaine de pompiers renvoyés pour avoir combattu contre les troupes gouvernementales lors de l'émeute marxiste de février 1934. « Je respecte votre fidélité à vos anciennes idées », dit-il aux ex-insurgés, « vous vous être battus comme des héros, de même que votre chef, l'ingénieur W... qui a expié sa révolte sur la potence. Je ne demande de vous aucun acte de repentir, mais tout simplement la promesse d'être aussi dévoués envers vos chefs actuels que vous l'avez été

envers vos supérieurs de jadis. » Les larmes aux yeux, l'équipe ci-devant marxiste a prêté serment à Hitler. Et voici les faubourgs rouges brunis, fort brunis au bout de deux semaines. Ils s'y connaissent en propagande, ces Messieurs, les nouveaux Messieurs!

On dirige vers les commerçants de véritables flots d'acheteurs, mais on empêche les mercantis du Reich, qui voudraient vider à bas prix les magasins viennois, d'opérer selon leur fantaisie. L'interéchange austro-allemand a pris, en peu de temps, des proportions extraordinaires. A lire les annonces des grands journaux, tels la *Neue Freie Presse*, le *Berliner Tageblatt* et la *Frankfurter Zeitung*, nous croyons assister à la découverte d'un nouveau Klondyke. Tout le monde se rue sur les « mines d'or » autrichiennes. Et cette frénésie affairée achèvera de remettre sur pied l'armée des sans-travail en pays alpestre. N'oublions pas les hôteliers et les aubergistes qui voient approcher une époque de prospérité incomparable.

Puis, la jeunesse, le cadre le plus sûr du national-socialisme. Elle chante, elle marche, elle s'adonne aux exercices physiques et elle ne retourne aux études qu'avec peu d'entrain, convaincue que les certificats de fin d'année ne sauraient être mauvais sous le signe du Führer. En un clin d'œil, homes pour étudiants et pour écoliers surgissent du sol, on arrange des voyages dans le Reich, pour les ouvriers, pour les employés et pour les enfants. Tous ceux qui rentrent se font les hérauts des merveilles admirées en Rhénanie ou à Berlin. Tout va bien, tout ira encore mieux et si tout a mal marché, jusqu'au 12 mars de mémoire trois fois bénie, c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, c'est la faute à M. von Schuschnigg et aux Juifs.

Le revers de la médaille

La joie et l'enthousiasme populaires s'étalent dans les rues; la rage, le désespoir, la vieillesse ennemie se cachent ou se trouvent au cachot. Très indulgents envers les *verirrte Volksgenossen* (les connationaux induits en erreur), les nazis sont cruels et inexorables contre leurs anciens adversaires politiques et contre les Juifs. Environ deux mille personnes bénéficient de la protection officielle qui les soustrait à l'ire des masses; n'oublions pas que la fameuse *Schutzhaft* a été instituée, soi-disant, dans l'intérêt des personnes arrêtées!

Le catalogue des grandeurs déchues, enfermées aujourd'hui dans des camps de concentration, dans de simples prisons, ou gardées à vue dans leurs appartements, serait trop long pour être imprimé au complet. *A Jove principium!* M. de Schuschnigg réside dans une annexe du Belvédère, de ce splendide joyau de l'architecture que le prince Eugène de Savoie s'est fait construire au début du XVIII^e siècle. L'ex-Chancelier y attend la décision ultérieure du Führer, qui n'a pas encore prononcé la parole fatale : coupable ou acquitté, M. de Schuschnigg sera dans tous les cas un homme fini. Nous avons lieu de croire qu'il sera relâché après le plébiscite et qu'il se rendra à l'étranger, en compagnie de sa jeune épouse qui lui adoucit la détention, d'ailleurs fort honnête.

Pareil sort, à la rigueur supportable, a été infligé au duc de Hohenberg, fils aîné de feu l'archiduc François-Ferdinand, chef officiel des légitimistes, au professeur Freud, aujourd'hui plus qu'octogénaire; au prince de Fürstenberg, ancien ambassadeur et leader monarchiste et, pendant quelques jours seulement, à plusieurs dignitaires ecclésiastiques haut placés (selon les bruits les plus accrédités, NN. SS. Waitz, archevêque de Salzbourg; Gföllner, Pawlikowski, évêques de Linz et de Graz, auraient été de ce nombre). Cependant la majorité, la majorité des prisonniers politiques, est très réellement sous les verrous. M. Steknhäusl préfet de police, qui a connu lui-même les tristesses de la persé-

cution politique, a sévèrement prescrit à ses sous-ordres de traiter avec humanité les victimes du grand bouleversement, mais nous n'oserions pas affirmer que ces nobles intentions aient toujours été exécutées. Trop de haine s'élève contre plusieurs prisonniers de marque.

L'ancien maire de la capitale, M. Schmitz, est l'objet d'innombrables rancœurs. Il a toujours compté beaucoup d'ennemis, même parmi les adhérents du Front Patriotique; sa francophilie, ses façons altières et l'opinion, peut-être injustifiée, qu'il profitait de sa situation pour ne pas diminuer ses revenus, tout cela lui a valu une aversion presque unanime qui se traduira probablement par une sentence de mort. Les chefs nazistes ne font rien pour sauver le bourgmestre, sachant que M. Schmitz a préconisé une intervention armée franco-tchèque et qu'il a essayé, *in extremis*, d'organiser la résistance contre le Reich, après avoir poussé pendant des années M. von Schuschnigg à rompre avec l'Allemagne et après avoir convoité la succession du Chancelier.

Très détestés pour leur attitude énergiquement antihitlérienne, le colonel Adam, ancien chef des services de la propagande; M. Ludwig, président de la Chambre syndicale des journalistes; M. Stepan, gouverneur de la Styrie et ex-secrétaire général du Front Patriotique; M. Becker, dernier porte-parole de ladite organisation des gouvernementaux; M. Reither, gouverneur de la Basse-Autriche, ne rencontreront pas de grandes sympathies auprès de leurs geôliers. Quelques diplomates que l'on accuse d'avoir été les agents d'une politique étrangère antigermanique portent les conséquences de leur discipline professionnelle. MM. de Hornbostel, qui passe pour l'inspirateur de M. von Schuschnigg ès questions internationales, et Vollgruber, ministre autrichien à Paris, rejoignent en leur réclusion involontaire M. de Wiesner, leur collègue des temps de la monarchie, le véritable chef des légitimistes, qui n'a plus réussi à franchir la frontière; le baron de Werkmann, secrétaire de l'empereur Charles, et d'autres fidèles de la dynastie. Plusieurs fonctionnaires de la police, avec l'ancien directeur de la Sûreté, M. Weiser, en tête; quelques socialistes, dont le prédécesseur de M. Schmitz, M. Seitz, dernier maire marxiste de Vienne, et le commandant Eifler, des milices rouges; enfin un prisonnier fort illustre, l'archiduc Joseph-Ferdinand, complètent la liste des détenus.

Ce dernier, membre de la branche de Toscane de la maison impériale, s'est attiré des ennuis pour avoir indiqué le mot de Cambronne comme seul salut convenable à l'égard des Allemands. Au demeurant, les archiducs et archiduchesses sont restés en liberté, à l'exemple de l'archiduc Antoine, mari de la princesse Ileana de Roumanie, dont on a faussement annoncé l'arrestation, ou bien ils ont pris la fuite, ce qui est le cas des archiducs Eugène, Félix (frère de l'empereur Othon) et de l'archiduchesse Adélaïde.

Arrivés au chapitre des évadés et des rescapés, citons les ministres Zernatto et Stockinger, qui l'ont échappé belle et dont les nazis demandent l'extradition pour fraude; le comte Coudenhove-Calergi, fondateur du mouvement pan-européen; le professeur Hildebrandt, directeur du *Christlicher Ständestaat* et ennemi redouté du national-socialisme; le docteur Funder, directeur de la *Reichspost*; l'ex-chancelier allemand Wirth, qui s'est sauvé à la dernière minute, et M. Werfel, l'écrivain bien connu, qui s'est rendu en Suisse, quinze jours avant le rattachement.

La persécution des Juifs

M. Werfel et l'illustre chef d'orchestre M. Bruno Walter (Schlessinger), tous les deux honorés de la bienveillance particulière de l'ex-chancelier, ont eu la chance de s'expatrier à temps, mais la plupart de leurs « frères de race » ont été moins heureux.

Le torrent les a déracinés, piétinés, renversés et parfois tués, sans qu'ils aient eu le temps de comprendre. La tragédie des Israélites autrichiens englobe des hommes dignes de notre estime et de notre compassion, de pauvres gens, ni meilleurs, ni pires que tout autre, et enfin des individus fort peu intéressants qui ont leur bonne part à la préparation d'un mouvement antisémite irrésistible. La haine et le mépris frappent sans différence les uns et les autres. Visiblement, les soldats du Führer sacrifient à la colère des foules ces boucs émissaires qui se rangent dans l'hierarchie naziste, après les plus abjects des hommes et après les animaux domestiques. Les masses, dépourvues de pitié et toujours injustes, ne voient pas dans leur félicité la misère écœurante du peuple d'Israël!

On a mis à la porte, d'un jour à l'autre, tous les fonctionnaires, tous les magistrats, tous les avocats, tous les médecins, bref tous ceux qui descendent de père et mère juifs et qui avaient appartenu, jusqu'à cette date, aux cadres administratifs de l'Etat, des « pays », des autonomies locales et des municipalités. Les grands magasins appartenant à des Juifs ont été expropriés et confiés à la gérance du personnel aryen. Restaurants et cafés juifs restent fermés ou changent de directeur. Rédacteurs, artistes, acteurs juifs : congédiés sans aucun délai. Maisons d'éditions juives, expropriées. Le changement se fait avec une célérité étonnante, avec une brutalité terrible et avec un talent d'adaptation merveilleux. La chose était inévitable, du moins dans les circonstances présentes, mais l'on aurait souhaité que l'Etat se fût intéressé aux victimes innocentes d'un séisme politique imprévu.

Hélas! ne cherchons pas la charité là où l'on croit faire justice, en dépossédant et en pourchassant une race maudite. Sans cet acharnement, nombre d'arrestations opérées parmi les Israélites seraient inexplicables. On comprend et l'on approuve la mise sous les verrous du financier Bosel, du peu ragoûtant « écrivain » Heinrich Eduard Jacob et du journaliste bolchevisant Colbert (Kohn), que le régime du Front Patriotique avait traité avec trop d'indulgence; on comprend, sans approuver, que le baron de Rothschild et d'autres banquiers aient été conduits en prison pour répondre de leur attitude dans plusieurs affaires assez sombres : c'est proclamer, devant le peuple et face au monde capitaliste occidental, l'indépendance complète du national-socialisme par rapport à la haute finance internationale. Pourtant, que dire des mesures dirigées contre le président de la communauté juive de Vienne, M. Friedmann; contre le célèbre médecin M. de Neumann; contre le Prix Nobel M. Löw, vieillard doux et inoffensif, et contre tant de notabilités juives, qui n'ont causé au régime naziste que la peine d'être nés de parents sémites? Mais c'est là un crime qui reste inexcusable et digne de la sanction capitale.

Suicides.

Une longue et effrayante série de suicides se produit en terre autrichienne. La liste des désespérés n'embrasse que deux catégories : les Juifs et les compromis de l'Ancien Régime. Des intellectuels israélites, soudain privés de leur champ d'activité et généralement de tout moyen de subsister, se donnent la mort, pris par une panique explicable. Nous regrettons le triste décès de plusieurs grands praticiens, parmi lesquels le directeur d'une grande clinique viennoise, deux professeurs de faculté et un chirurgien renommé; écrivains et journalistes, parmi eux Egon Friedell, acteur, conférencier, historien de la civilisation et critique littéraire, sortent de la vie comme d'un fort mauvais repas. Il y a même des scènes macabres qui relèvent du mélodrame : voici un jeune avocat qui, après avoir franchi la frontière, se jette du troisième étage d'une maison, à Prague, sous les yeux de sa vieille mère qui devient folle immédiatement. La veuve

d'un très grand industriel s'expatrie et, ne pouvant pas supporter la perte de son foyer, se suicide. Oh! la belle révolution nationale-socialiste, accomplie sans qu'une goutte de sang ait été versée! Vous direz qu'il ne s'agit dans notre chronique que de sang impur qui abreuve nos sillons? Patience!

M. de Fey, ancien vice-chancelier dans le gouvernement Dollfuss, et M. de Neustädter-Stürmer, ancien ministre, ancien représentant de l'Autriche à Budapest, se brûlent la cervelle. Le baron Fey, se fait accompagner dans la mort par sa femme et par son fils, âgé de dix-neuf ans. Un curieux « hasard » veut que ces deux disparus, ces deux rivaux et ces deux ex-chefs heimwehriens aient été les seuls témoins oculaires de l'assassinat de Dollfuss. N'insistons pas; les « actes » éclairciront ce mystère d'ici cent ans, ou ils resteront muets à jamais. Des fonctionnaires, des industriels renoncent à la vie. Sont-ils au nombre de dix, de cinquante, de cent, de plusieurs centaines? Oh! la révolution accomplie sans verser une goutte de sang!

Raisons d'espérer

Nous ne voulons pourtant pas unir notre voix au chœur des accusateurs haineux et injustes. Tout bouleversement politique exige des sacrifices et des victimes. Le rattachement de l'Autriche en a fait moins que n'importe quelle autre révolution moderne. Nous compatissons avec une minorité de 300.000 à 400.000 personnes qui souffrent du triomphe du national-socialisme, mais nous devons constater, en toute franchise, que cette douleur est rachetée par l'amélioration sensible dont profitera l'immense majorité de la population autrichienne, soit six millions et demi d'hommes.

Le progrès matériel est sûr et certain; la petite Autriche, devenue la partie privilégiée d'un grand Empire, retirera de cette position des gains hautement appréciables; elle redeviendra florissante, riche et prospère. La perte de l'indépendance et de quelques libertés politiques ne sera pas ressentie par le gros des habitants. Dans le domaine moral, le rattachement correspond à l'idéal de la fraction active et consciente de la population et aux désirs de la jeunesse.

Du point de vue catholique, nous ne partageons pas les craintes exprimées par la presse française. C'est en pleine connaissance des faits que nous vaticinons une sensible détente entre l'Eglise et l'Etat national-socialiste, précisément du fait de la réunion de l'Autriche catholique au Reich. Le pourcentage des catholiques atteint à l'heure actuelle presque 40 % de tous les Allemands soumis au Führer. C'est dire que M. Hitler comptera avec cette minorité considérable, mais aussi que le Vatican cherchera, et trouvera, un terrain d'entente avec Berlin. La visite que le cardinal Innitzer a rendue au Chef de l'Empire indique la voie que les deux pouvoirs s'appêtent à choisir.

Certes, la catastrophe de l'Autriche a causé à beaucoup des nôtres une douleur immense; la victoire naziste a été conquise au prix de larmes et de malheurs immérités. Mais cette misère constitue peut-être la rançon d'un triomphe futur que la vérité chrétienne obtiendra sur les forces néo-païennes incarnées dans le national-socialisme. La pauvre Autriche catholique — l'Etat fédéral corporatif — aura-t-elle été offerte en holocauste pour sauver le christianisme en Allemagne? Nous ne pénétrons pas de sitôt les desseins cachés de la Providence. Pendant que le régime naziste s'installe à Vienne, au son des fifres et des tambours, un drame spirituel se déroule, dont les gais « Phéaques du Danube » ne soupçonnent ni la présence ni la portée: la Croix reprend racine au pays de la croix gammée.

GEORGES MONTALBAN.

La voix de nos Evêques⁽¹⁾

V. Mandement de S. Exc. Mgr Coppieters

Mgr Coppieters est, des Evêques belges, l'orateur le plus populaire.

A l'entendre haranguer une foule ouvrière ou paysanne, vous oubliez, malgré la solidité et la profondeur de ses discours, qu'avant de consacrer au ministère des âmes sa vie et son activité, il avait fourni une brillante carrière universitaire.

Professeur d'écriture sainte et d'hébreu, il fut, à une époque difficile et pénible, avec Mgr Ladeuze, le recteur actuel de notre Université catholique, un des maîtres réputés de l'Ecole de Louvain.

La science n'a pas desséché son cœur. Un zèle vigoureux anime sa parole et son action épiscopales.

Le mandement que nous vous présentons est un plaidoyer chaleureux pour la charité fraternelle, l'unité catholique, la paix des cœurs.

En guise d'introduction, l'Evêque de Gand fait le récit de sa dernière visite *ad limina*. La ferveur de ce récit nous a remis en mémoire une des plus belles lettres du Cardinal Mercier, celle où il annonce l'élection de Pie XI. C'est la même foi qui s'y exprime, le même amour et le même dévouement pour le Saint-Siège.

« L'an dernier, dans Notre mandement de Carême, Nous vous avons fait part de l'obligation canonique, qui Nous incombait, d'instituer dans le courant de l'année le pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres Pierre et Paul, et de remettre au Saint-Père le rapport quinquennal sur l'état de Notre diocèse.

» Nous nous sommes en octobre dernier acquitté de ce devoir. Le 9 octobre, Nous nous agenouillions à Saint-Pierre devant le tombeau du Prince des Apôtres et devant le tombeau de saint Paul, dans la basilique qui porte son nom. A ces fondateurs de l'Eglise-Mère. Nous avons avec instance recommandé les besoins spirituels de Notre cher diocèse.

» Le mercredi 13 octobre, le Saint-Père Nous recevait en audience privée dans sa résidence d'été de Castelgandolfo. C'est avec émotion que Nous sommes allé vers le successeur de celui à qui le Christ a dit: « Tu es Pierre et sur cette pierre Je bâtirai » mon Eglise, et les portes (c'est-à-dire les puissances) de l'enfer » ne prévaudront point contre elle. » (Matth. XVI, 18.) Quel impressionnant tête-à-tête avec cet octogénaire, qui porte avec une telle force et dignité la plus lourde et la plus haute charge. Attentif et recueilli, Nous écoutions le Saint-Père Nous parler de sa douloureuse maladie, de sa guérison qu'il attribue aux prières des fidèles et à l'intercession de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il Nous remercia du généreux don que Nous lui remettions de la part de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre. Il bénit les membres de cette Œuvre dévouée au Saint-Siège; Il bénit les fidèles de Notre diocèse, nos églises et écoles, nos couvents, nos institutions chrétiennes de tout genre. Il Nous confia ses soucis pour le bien des fidèles, ses chers enfants, comme Il les nomme. Dans tels pays la guerre est déchaînée; ailleurs l'Eglise est persécutée, ici au grand jour, là par de malicieux artifices. Méprisant tout principe chrétien, une vague d'immoralité, de soif des plaisirs, de sensualité, d'orgueil et d'égoïsme déferle sur le monde. Et le Pape doit secourir les pauvres, soutenir les faibles, infuser une vigueur nouvelle aux cœurs découragés, raffermir la foi.

» Il en vint ensuite à déplorer la division entre catholiques, nonobstant les dangers que court la Religion. Pour la Belgique, notre Patrie, Il répéta textuellement jusqu'à trois fois: « Avant tout, par-dessus tout, malgré tout: la charité fraternelle, l'union »

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 18 et 25 mars 1938.

» et la paix. C'est de toute nécessité. Voilà ce que doit enseigner » et prêcher l'évêque. »

» Nos très chers frères, Nous profitons de ce mandement, de cette première occasion, après notre visite *ad limina*, où Nos paroles retentiront dans les églises et chapelles publiques, pour vous entretenir, selon le mot d'ordre du Saint-Père, de la charité chrétienne, de l'union et de la paix entre les fidèles. »

Parlant de la charité, l'Evêque de Gand cite les plus beaux textes évangéliques, pauliniens et johanniques qui font de la charité fraternelle la vertu caractéristique du christianisme. « On vous reconnaîtra pour mes disciples au signe divin de la charité. » « Eussé-je le don des langues... la foi qui transporte les montagnes... toute sagesse et toute science... le dévouement extérieur qui fasse que je distribue tous mes biens aux pauvres et que je m'épuise moi-même au service de mes frères... si je n'ai pas la charité, si ce n'est pas la charité qui est l'animatrice de mon action et de ma vie, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne vauds rien. » « Car le message que nous avons reçu dès le commencement, c'est que nous nous aimions les uns les autres. »

Ensuite, est souligné le caractère théologal, par son motif, de la charité fraternelle, vertu surnaturelle. Même aux étrangers, même à nos ennemis, nous devons la charité. « Car vous êtes tous, dit encore saint Paul, fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. Vous tous, en effet, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme — dans un même ordre d'idées, note ici Mgr Coppieters, nous pourrions facilement ajouter : ni blancs ni gens de couleur — car vous n'êtes tous qu'une personne dans le Christ-Jésus. »

Dans un beau mouvement oratoire, nous avons failli dire : avec une remarquable habileté oratoire, mais c'eût été injuste, car il ne s'agit pas de rhétorique, mais d'une argumentation solide, irréfutable, notre document épiscopal oppose le zèle généreux des catholiques pour les Missions, pour les païens qui sont les bénéficiaires de l'apostolat missionnaire, aux déficiences trop fréquentes de leur charité envers leurs compatriotes et leurs coreligionnaires. La charité, cependant, devrait procéder plutôt par cercles concentriques, s'étendre de proche en proche jusqu'aux extrémités de la terre. C'est pour cette raison sans doute que les hommes sont appelés, dans l'énoncé du précepte de la charité fraternelle, notre prochain. Tous les hommes sont notre prochain, y compris les plus éloignés de nous par la distance géographique et par les différences de race, de culture, de religion et de civilisation, mais le premier prochain est néanmoins celui que nous rencontrons le plus fréquemment sur les chemins de l'existence, celui qui est le plus immédiatement mêlé à notre vie.

Nous ne pouvons laisser de citer encore ce passage du mandement de Mgr Coppieters :

» Nous ne pouvons assez louer, Nos très chers Frères, votre charité envers les païens : elle se manifeste avec éclat par vos larges aumônes aux Missions et Missionnaires. Des aumônes considérables sont chaque année récoltées pour les Œuvres pontificales des Missions. Beaucoup de nos frères et sœurs travaillent à la conversion des païens. Quelle charité désintéressée!

» Mais tous les chrétiens, qui disent journellement : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (Matth., VI, 12), sont-ils aussi exemplaires dans la pratique de cette charité fraternelle envers leurs concitoyens et frères dans la foi? Comprennent-ils la belle parole du Christ : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux » (Matth., VII, 12). Dans votre enfance, vous appreniez à l'école qu'aimer son prochain comme soi-même c'est ne pas lui faire le mal que nous ne voudrions pas qu'on nous fit, et tâcher de lui procurer tout le bien que nous nous souhaitons à nous-mêmes. Pour plusieurs, ce précepte de la charité n'est-il pas un vain mot? Certes, dans un pays libre où tous les citoyens ont part à la vie publique, il y aura toujours, même entre

fidèles, des divergences d'opinions et en des matières accessoires des conceptions contradictoires. Rien ne s'y oppose. Mais nous insistons sur le mot : questions discutées accessoires ou secondaires. Car plus d'une fois, et dernièrement encore dans leur Lettre collective de Noël 1936, les Evêques ont prescrit des lignes de conduite que les fidèles doivent admettre et suivre. Dans les questions accessoires ou secondaires, il est naturel que chacun défende son point de vue. Mais la lutte doit être courtoise et être marquée du signe de la fraternité chrétienne.

» Qui oserait prétendre qu'il en soit toujours ainsi de nos jours? Soupçonner avec légèreté, accuser de manière inconsidérée, démolir systématiquement des institutions et attaquer des personnes dans leur honneur, calomnier et médire : tout cela est mal et indigne d'un vrai chrétien.

» Nos très chers Frères, en vertu de Notre autorité épiscopale, Nous faisons un pressant appel à votre conscience catholique. Que cette règle d'or soit toujours la vôtre : *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus autem caritas*; dans les choses nécessaires, l'unité, dans ce qui est douteux, la liberté, mais en tout, la charité. Que cette charité soit votre ligne de conduite, l'honneur et la consolation de votre vie chrétienne. »

Dans l'énumération et la description des accrocs qui sont faits au précepte et à la vertu de la charité fraternelle, nos lecteurs auront reconnu et identifié des attitudes et des campagnes qui eurent assez d'éclat pour être encore présentes dans toutes les mémoires et les imaginations. Cependant nous sommes sûrement dans l'esprit de la Lettre épiscopale comme des enseignements évangéliques en recommandant à chacun de se faire d'abord et surtout à soi-même l'application des leçons qui nous sont présentées avec tant d'éloquence et d'autorité.

Viennent ensuite les considérations et les conseils concernant plus directement la paix et l'union entre catholiques. Cette partie est moins développée que la précédente. L'orateur, sensible sous l'écrivain, s'est laissé emporter dès l'exorde par sa fougue. Et maintenant, l'espace lui fait défaut pour traiter avec la même ampleur les derniers points de son exposé. Il est vrai que la doctrine de la charité éclaire déjà celle de la paix et de l'union. Les conseils d'union et de paix ne sont pas entièrement distincts des consignes de charité fraternelle. C'est pourquoi, après avoir cité quelques textes de saint Paul, ayant trait plus spécifiquement à la paix et à l'union entre les chrétiens, notamment le beau texte aux Ephésiens écrit par l'Apôtre emprisonné : « Je vous en conjure, enchaîné que je suis, *ego vinculus in Domino*, soyez dignes de votre vocation, vous comportant en toute humilité et douceur, avec patience, support mutuel et charité... Il n'y a qu'un seul corps et un seul esprit, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Père, Père de tous... »

Rappelés ces textes, brusquement et brièvement, mais avec quel sens du réel et quel mouvement du cœur, la Lettre conclut et se termine par les lignes suivantes.

« Nos très chers Frères, l'union fait la force. Grâce à cette union, vous défendrez nos libertés religieuses, nos droits, notre enseignement chrétien; vous sauvegarderez nos multiples œuvres de charité; vous coopérerez à l'efflorescence de nos œuvres sociales chrétiennes et d'Action catholique; vous aiderez à promouvoir la vie religieuse et catholique sous toutes ses formes. L'héritage de nos pères est trop beau pour le laisser dépérir par des chicanes et dissensions.

» Nous répétons, en terminant, le mot du Saint-Père : « Avant tout, par-dessus tout, malgré tout, la charité fraternelle, l'union et la paix entre les fidèles. »

Il eût été dommage de réserver au clergé et aux fidèles du diocèse de Gand ces enseignements et ces avis lumineux et entraînants. Nous serions heureux d'avoir contribué si peu que soit à leur assurer une plus large diffusion.

LOUIS PICARD.



Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n 261.

CAPITAL fr, 796.000.000.00
RÉSERVES fr, 1.155.660.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

JACQUES DRIESSEN

Anclens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

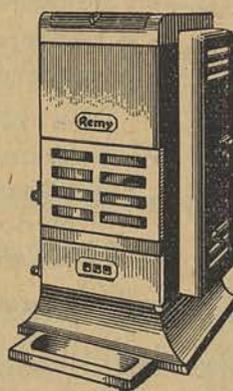
158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFERES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls



a son joyau dans la cuisine
le fourneau " CINEY "

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile



LES FORGES DE CINEY S A

POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

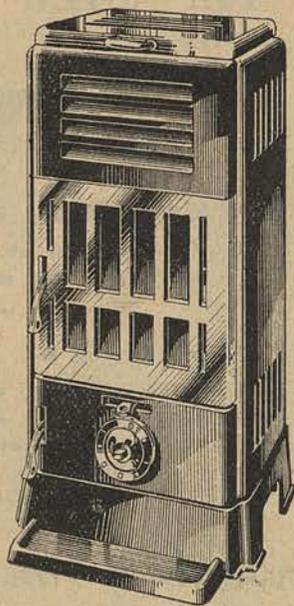
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

K
Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

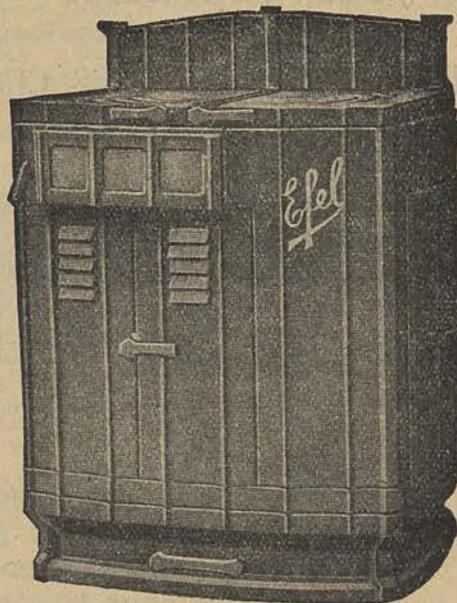
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zèle 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zèle

SACS, TOILES D'EMBALLAGE. bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine

et en mélange laine et coton

Fils fantasies pour la robe

807

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de sole. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et sole.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à **LAUWE-LEZ-COURTRAI**

Télegr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inouïes nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents
et institutions

**COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*



Un tissu garanti () par Tootal.*

CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Établissements Charles SIX Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

TISSAGE DE COTON La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A. WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE
(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931
PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto
Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulaiges se recommandent

Livraisons franco toute gare Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage
A prêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9 Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10 Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33.73.52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prod'gnes ou dangereusement liés, d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte)

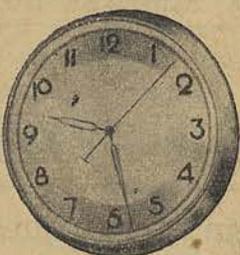
Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours



l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.

KIENZLE
électrique

précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE,"
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE," qui compte aussi parmi
ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE," a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civi-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPÈNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 48

ADVERTISSEMENT



Pour tous appareils
DUPLICATEURS

Les stencils LORA sont montés avec attache s'adaptant parfaitement à chaque marque de duplicateur et sont livrés avec cadre gradué, imprimé sur le stencil même.
Ils se fabriquent en différentes qualités :
CHIFFONNABLES, qualités Profax, Colatex, Paraco.
CIRE ET BAUDRUCHE.

Ils réunissent un ensemble de qualités qui les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis de parfaite conservation.

Pour tous travaux au duplicateur
il existe un stencil «LORA».

LORA
PRODUIT BELGE

*Reclamer les
à votre
fournisseur!*

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,
Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entre l'en l'énergie des adultes.
Amplifie l'endurance des sportifs.
Revitalise les malades.

LAIT CRU, PUR ET SAIN
étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18 COURTRAI

Ghèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIERE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :
100, avenue du Port, 100
Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pro Etienne-P. Soubre
31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES
Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
du charbon de première qualité
à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise

E. OLIVIER
71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : 44.78.51-44.94.38 Chèques Postaux : 34.477 Reg. du Commerce : 71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de 50 kilomètres

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DÉTRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 $\frac{1}{2}$ et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.